NTE & ABONNEMENTS
14, rue des Minimes
PARIS

LA REVUE THÉÂTRALE

NOUVELLE SÉRI
N° 51
Prix net : 1 fr. 50
Etranger : 2 »



Mme Colette WILLY

Le Petit Faune, dans " L'Amour, le Désir, la Chimère "

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALCANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CEARD. — ALBERT DAYROLLES. — HENRY EYMIEU — HENRY FRANSOIS. — FÉLIX GALIPAUX. — ALINE GRENET. — GUSTAVE KAHN. — CH. BERT — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — THÉODORE MASSIAC — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — HENRI SECOND — ADOLPHE THALASSO. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET, etc.

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

SOMMAIRE DU NUMÉRO 51

ERRATA : Dans son dernier numéro (n° 50), en tête de la page 1251, la *Revue Théâtrale* a donné un portrait de Mme Krauss, dans *Polyeucte*, (1878), sans indiquer la provenance de l'original. Cette gravure était une reproduction d'un *dessin de Rose, d'après un cliché de Nadar, gravure de Thiriat.*

Les deux épreuves de Mme Krauss, dans le *Tribut de Zamora* (1881), sont de la photographie Benque.

Page 1254 du même numéro, la *Revue Théâtrale* a donné un portrait de M. James Carleton Young, ainsi qu'une vue de sa bibliothèque, en désignant les originaux « Cl. Studia-Lux », au lieu de « Cl. B. Rush, Minneapolis ».

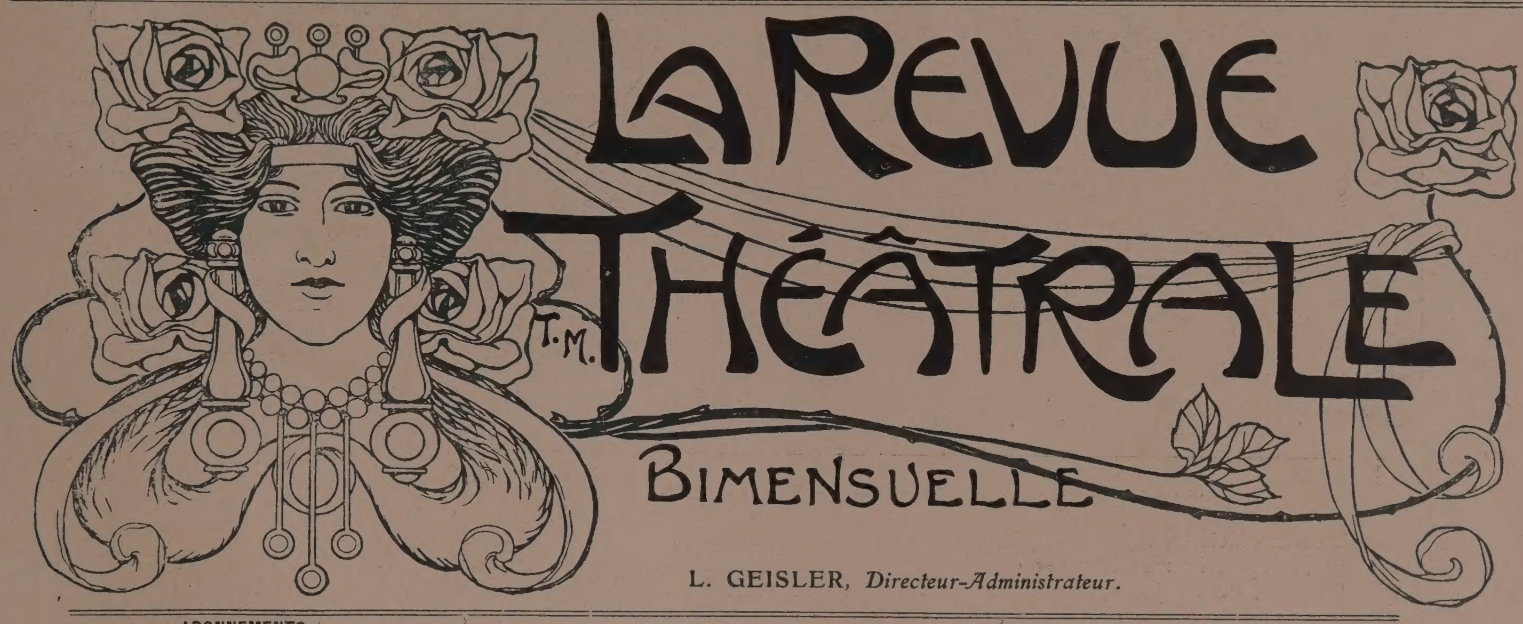
CHEMINS DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les bibliothèques des gares de son réseau, un *carnet* sous couverture artistique de *huit cartes postales illustrées*, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre *Paris* et *Londres* par Rouen, Dieppe et Newhaven, et contenant en outre la relation de ce voyage avec huit vues en similigravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est envoyé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, *rue de Rome, PARIS.*

UN SERVICE RÉGULIER DE LA "REVUE THÉATRALE" EST FAIT DANS TOUS LES PAQUEBOTS DE LA Cie GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE ET DES MESSAGERIES MARITIMES AINSI



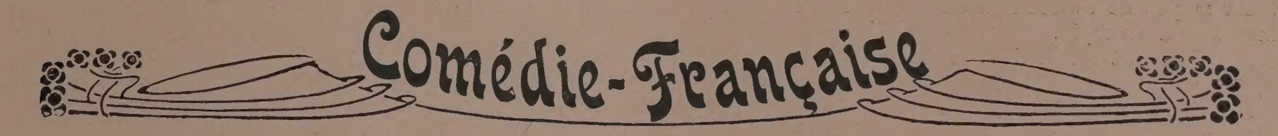
L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

ABONNEMENTS :
Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements .... 36 fr.
— Étranger .... 48 fr.

LE NUMÉRO :
France .... 1 fr. 50
Étranger .... 2 fr. »

RÉDACTION
60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)
ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*
Photographies STUDIA-LUX

DIRECTION & ADMINISTRATION
14, Rue des Minimes — PARIS
ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
Pour Abonnements, Vente et Publicité
S'adresser 14, rue des Minimes, PARIS (IIIe)
Téléphone 249-94



SECOND DÉBUT DE Mlle MAILLE, DANS LE " MARQUIS DE VILLEMER "

On sait quel chaleureux accueil le public de la Comédie-Française a fait à la toute charmante et si jolie Mlle Constance Maille, lors de son début dans la Maison. Engagée à l'Odéon dès sa sortie du Conservatoire, cette intéressante comédienne y tint longtemps, et avec un succès persistant, les premiers emplois. Elle fut, avec un charme et une vigueur remarquables, l'*Esther* de Racine et la *Camille* de Corneille ; et l'on n'a pas oublié avec quel art de diction elle fit applaudir de beaux vers dans l'*Iphigénie*, de Jean Moréas, et le prologue des *Noces Corinthiennes*, d'Anatole France.

Physiquement, Mlle Maille est une des jeunes personnalités dramatiques les mieux douées pour les grands rôles du répertoire qui commandent avant tout la séduction d'un visage radieux, expressif, aux traits fermes, fins et purs et d'un corps souple, harmonieux, aux proportions élégantes et parfaites. Elle montre ces belles lignes des bras, du torse, du port de tête, qui permettent seules la noblesse et l'autorité des grandes attitudes tragiques et ce vivant éclat des yeux qui reflète les chaudes exaltations scéniques du lyrisme passionnel.

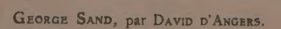
Ces qualités, Mlle Maille les possède au plus haut point. Jointes à un sens très juste et très délicat des déclamations rythmées, elles l'ont très heureusement servie dès ses premières apparitions à la Comédie-Française, où elle s'est, plusieurs fois déjà, brillamment employée à la grande cause du drame en vers.

Or, pour qui se souvient de sa réussite toute moderne dans la *Seconde Madame Tanqueray*, il était attrayant d'avoir à juger comment cette artiste d'avenir s'attaquerait aux difficultés spéciales d'un rôle de jeune première dans un grand drame en prose.

Pour cet important essai, la *Comédie-Française* a eu l'idée de ressusciter l'ouvrage dramatique, le mieux tracé et le plus humainement émouvant de George Sand. C'est ainsi que l'on a monté avec grand soin, tout exprès pour le second début de Mlle Maille, une intéressante reprise du *Marquis de Villemer*. Disons, tout de suite, que l'épreuve a donné les meilleurs résultats. On sait maintenant que, pour ces emplois délicats où il faut garder un périlleux équilibre entre les sollicitations de l'emphase mélodramatique et les faciles ellipses du maniérisme mondain, on peut compter sur Mlle Maille pour traduire avec émotion, distinction et force, les nuances sentimentales, les gradations pathétiques d'un personnage qui ne supporterait ni l'excès romantique, ni la médiocrité bourgeoise.

Comme Mlle Maille, ce n'est pas au *Théâtre-Français* que le *Marquis de Villemer* monta sur les planches pour la première fois ; et, comme elle, il est également venu de l'Odéon. C'est là qu'il fut créé, en 1864.

Ce ne fut pas sans peine, d'ailleurs, qu'il s'imposa. Cette aventure d'une jeune fille pauvre inspirant un amour invincible à un très riche gentilhomme dont la mère l'employait comme gouvernante et lectrice, avait déplu dans certains salons du


George Sand, par David d'Angers.

Cl. A.-Ernest Moreau.



Une scène de la reprise du *Marquis de Villemer,* à la Comédie-Française.

temps. Quand cette œuvre avait paru, trois ans auparavant, sous la forme d'un roman, les critiques à la mode s'étaient insurgés contre l'acharnement de George Sand à opposer, dans les écrits de sa nouvelle manière, le dévouement inné de la nature féminine à l'égoïsme fondamental du tempérament masculin. Une cabale s'était organisée, prête à renouveler, pour le *Marquis de Villemer,* l'entreprise où avait sombré *Gaëtane.* Mais l'émotion des grandes scènes, le talent aussi de l'interprétation résistèrent au complot. L'Académie, elle-même, n'en était plus à discuter George Sand ; n'avait-elle pas été sur le point d'attribuer au *Marquis de Villemer,* apparu sous forme de livre, le grand prix de vingt-cinq mille francs, qui ne se décernait que dans les cas de haute consécration officielle. Ajoutons qu'aujourd'hui encore, cette comédie dramatique n'a point paru fanée. Le style s'y soutient toujours, souple, harmonieux, net et brillant ; et la pensée, humaine et sincère, ne s'est guère banalisée, quelque progrès qu'aient faits, de nos jours, les nivellements de castes et les moralisations féministes.

ÉDOUARD PAILLERON. — On a fêté, dernièrement, la mémoire d'Édouard Pailleron, qui devint académicien en blaguant les salons académiques. Alphonse Daudet n'eut pas la même chance ; car pour s'être permis quelques plaisanteries sur les amis des *Quarante,* l'auteur du *Nabab* et des *Lettres de mon Moulin* se vit, malgré ses sollicitations, impitoyablement refuser l'entrée sous la coupole.

Quand, fils de commerçants et clerc de notaire, Pailleron conçut le dessein de réussir dans la vie par les lettres, il songea d'abord à conquérir un prestige poétique. Il visait déjà l'Académie ; et il ne lui semblait pas douteux que le meilleur moyen de s'asseoir là où s'étaient assis Vigny, Lamartine, Hugo et Masset, était de se former à leur exemple.

Entré familièrement dans le cercle de la *Revue des Deux-Mondes,* il s'exerça gravement à y conquérir une réputation prosodique.

Il avait déjà passé la trentaine. De 1864 à 1867, trois ans durant, patiemment et périodiquement, il publia, dans ce vieux magazine, de laborieux et pâles poèmes : *Avril, Amours,* l'*Immortelle, Histoire triste,* etc., etc. L'effet en fut déplorable. Mais entre temps, quelques essais au théâtre avaient plus pratiquement abouti : le *Parasite* (1860), le *Mur mitoyen* (1862), le *Dernier quartier* (1863), le *Second Mouvement,* le *Monde où l'on s'amuse,* etc., etc. Peu à peu, Pailleron comprit que là était sa vocation. Mais comment concilier d'austères ambitions académiques avec une orientation dramatique qui inclinait chaque jour davantage vers la comédie légère et presque le vaudeville ?

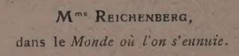
Après une période de production intermittente où il donna le *Second Mouvement, Hélène,* l'*Autre motif, Petite Pluie,* l'*Age ingrat,* de 1868 à 1881, Pailleron fut avisé qu'au sein même de l'Académie, il s'était formé une importante majorité d'esprits grincheux, rebelles aux influences croissantes de certains salons tyranniques, sans le concours desquels il devenait impossible de gagner un fauteuil.

En homme malin, simple et connaissant bien son temps, l'ancien clerc de notaire se dit que, puisque l'Institut commençait à bouder ses salons originels, ce serait se mettre dans son courant, qu'improviser une charge contre ces laboratoires électoraux, au lieu de se plier à leurs lentes manigances.

Tranquillement, il écrivit et fit représenter, en 1881, le *Monde où l'on s'ennuie.* C'était une satire photographique des plus grosses coteries littéraires de l'époque.

Le succès fut tel que moins de huit mois après la première représentation, la mort de Charles Blanc ayant laissé un fauteuil libre, Pailleron s'y installait sans peine...

Cl. A.-Ernest Moreau.

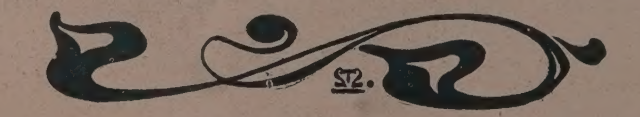


Mme Reichenberg,
dans le *Monde où l'on s'ennuie.*

...Le plus piquant, c'est que parmi les plus actifs agents de cette élection, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* put reconnaître quelques braves dames et quelques braves messieurs formant, de fondation, le noyau essentiel de ces bonnes vieilles écoles d'intrigues, dont sa comédie étalait la caricature.

Et quand Pailleron fut académicien, son propre salon se forma bientôt tout à l'image de ceux qu'il avait mis en scène ; et, sans plus tarder, les mêmes gens nouant les mêmes camaraderies, se retrouvèrent chez lui pour y mener, avec lui-même, d'autres campagnes toutes pareilles à celles dont sa propre ironie s'était, l'année d'avant, si profitablement amusée.

Camille de SAINTE-CROIX.



Cl. Studio-Lux.



Mlle MAILLE, Caroline de Saint-Geneix, du *Marquis de Villemer*.

Cl. Studia-Lux.



M. Henry Krauss (le général Malet).

Le "Frisson de l'Aigle"

Pièce en cinq Actes et six Tableaux, de M. Paul GAVAULT

Représentée pour la première fois au Théâtre Sarah-Bernhardt, le jeudi 27 janvier 1906

Le *Frisson de l'Aigle !*

Ah ! le titre impressionnant trouvé là par l'auteur pour caractériser sa pièce si curieuse ! Titre vrai, d'ailleurs, car, ainsi que l'a dit si justement notre excellent collaborateur et ami Camille Le Senne, dans son feuilleton dramatique du *Siècle*, il est certain que l'Aigle frissonna, pendant la nuit du 22 octobre 1812, la nuit où se produisit cette conspiration extraordinaire du général Malet.

Fut-elle aussi sérieuse, aussi menaçante que d'aucuns l'affirment, cette conspiration sans exemple ? Malet pouvait-il se flatter de conserver longtemps le pouvoir, s'il avait réussi à s'en emparer ? Aurait-il seulement pu imposer le gouvernement provisoire de son choix ? Moreau, prétend-on, était dans l'affaire ? Triste recommandation, Moreau ayant échoué dans toutes ses entreprises — sauf la dernière, trahison suprême, dont la mort l'empêcha de recueillir le fruit. Au cours de son jugement, Malet a tenté de s'expliquer en disant qu'il avait vu, le 18 brumaire, une révolution s'accomplir de la même manière que la sienne. Il se trompait. Bonaparte, au 18 brumaire, a agi au grand jour, avec la complicité de toute l'armée, l'approbation (justifiée ou non) de la grande majorité des Français, l'auréole d'une série ininterrompue de prodigieuses victoires. Tandis que Malet, en 1812, était parfaitement ignoré de tous, ne représentait rien ni personne, n'avait pour lui que son incroyable audace et l'ingéniosité de son plan d'action. C'était quelque chose, assurément, mais ce n'était pas assez.

Cl. Studia-Lux.



M. André Calmettes (Pasque).

C'est pourquoi Gavault n'en a pas fait la cheville ouvrière de son ouvrage. Il a évidemment pensé que, pour que Malet conservât dans sa pièce quelque chose du prestige que l'étonnant conspirateur doit au mystère dont il est encore entouré, il fallait le laisser au deuxième plan, ne le faire paraître qu'à quelques moments décisifs où il surgirait pour marquer les étapes franchies, jusqu'à ce qu'il arrivât à la péripétie suprême où il se heurterait à l'obstacle contre lequel il devait se briser.

L'obstacle, dans la réalité, ce fut l'hésitation de Hullin, le gouverneur militaire de Paris, à obéir au faux sénatus-consulte que lui présentait Malet.

Vieux révolutionnaire, le général Hullin en avait beaucoup vu. Il flaira la fourberie, la devina, et Malet comprit qu'il était perdu. Qu'importe qu'il ait d'un coup de pistolet cassé la mâchoire de Hullin. Il était perdu avant. Et c'est peut-être pourquoi Malet a tiré, s'accordant ainsi une sorte de vengeance anticipée, empêchant sa tentative de sombrer dans le ridicule. On n'a pas envie de railler, quand il y a du sang répandu.

Aux yeux de Gavault, l'obstacle historique parut probablement un peu mince, sans compter qu'il ne se produisait qu'à la fin de l'action. Il lui fallait une lutte visible, tangible — un adversaire dont on pût suivre les moindres actes — et comme il avait résolu de tenir Malet au second plan, c'était cet adversaire lui-même qui devait être au premier. C'est ainsi que Gavault imagina d'opposer

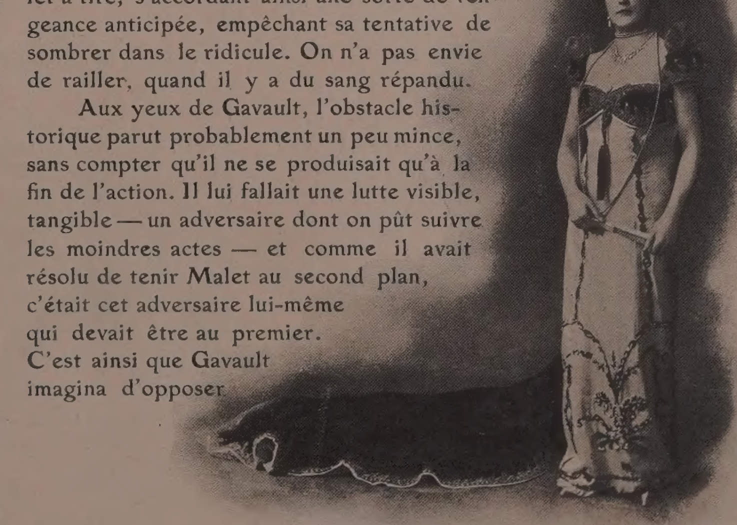
Cl. Paul Gavault.



Mlle Brésil (la baronne Pasquier). M. Maury (Boutreux).

Scène du IIe Tableau : *Le rendez-vous galant.*

Cl. Studia-Lux.



Mlle Maud Gauthier (Marie-Louise).

Cl. Paul Gavault.



Scène du IIIe Tableau : *M. Boutreux, Préfet de Police.*

à Malet le policier Pasque, dont il éleva le caractère en en faisant un ancien soldat, décoré par l'Empereur sur le champ de bataille et agissant non point tant comme policier que comme adorateur, prêt à mourir pour son dieu. C'est Pasque en qui Gavault a placé le symbole de son œuvre ; c'est en faisant mouvoir ce Pasque, à la fois héroïque et inventif, que l'auteur s'est appliqué à montrer au public comment « l'Aigle » a frissonné.

C'est ainsi que j'imagine de quelle façon Gavault a procédé. Il ne m'a fait aucune confidence ; j'ignore si je l'ai deviné ou non. Je m'efforce seulement de montrer que je l'ai bien compris.

Maintenant, voyons comment il a réalisé son plan.

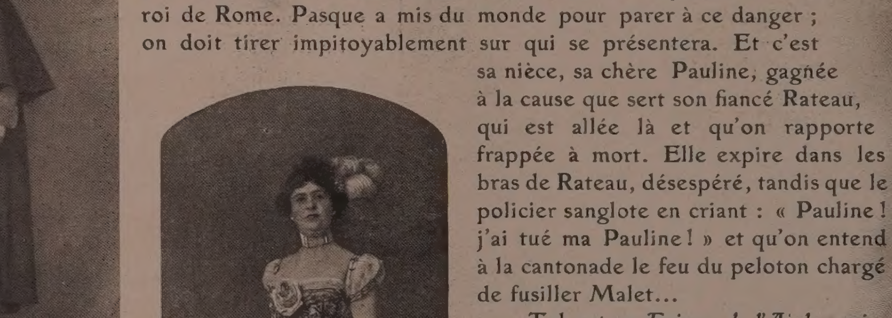
Au premier tableau, qui se passe chez l'abbé Camagno, ce prêtre espagnol si candide qui ne se rendit à peu près compte de rien de l'entreprise de son hôte, Malet s'apprête à partir, quand il s'aperçoit que Pasque, du dehors, le surveille et se dispose à l'arrêter. Il s'enfuit pourtant, et Pasque, survenu trop tard, se lance sur ses traces. — Voilà donc la lutte engagée. Tant que Malet devancera Pasque, la conspiration progressera ; dès que Pasque rejoindra Malet, tout croulera comme un château de cartes.

Suit la fête chez le duc de Rovigo, ministre de la police générale. Armé de son faux sénatus-consulte, Malet vient y chercher l'ordre nécessaire à l'élargissement de deux généraux prisonniers d'État : Lahorie et Guidal, qui doivent le seconder. Que fait donc Pasque ? Il a couru chez lui, pour y changer de costume. Or, comme Malet se méfie, dès qu'il a eu quelques troupes dans les mains, il a envoyé pour arrêter Pasque un détachement sous les ordres d'un certain caporal Rateau, promu officier pour la circonstance. Mais il se trouve que précisément Rateau est le fiancé de la nièce de Pasque ! Il est vrai qu'il ne connaît pas le nom réel du policier, mais la nièce ingénue le dévoile, de sorte que Rateau doit s'emparer de son futur bel-oncle. Il opte pour un moyen terme, fait entrer Pasque dans sa chambre et lui annonce qu'il va poser une sentinelle à sa porte. Et il s'en va après avoir échangé de tendres propos avec la douce Pauline. C'est alors que Pasque apparaît dans son vieil uniforme, moustachu comme un grognard, le fusil au bras, disant : « On n'est jamais mieux gardé que par soi-même », et quand le factionnaire de Rateau se montre, il lui passe la consigne et s'en va.

M. Maury (Boutreux).

Nous le retrouvons à la préfecture de police, où le préfet Pasquier et sa délicieuse femme, en rentrant de la soirée chez Rovigo, sont tombés aux mains de Boutreux, le nouveau préfet nommé par Malet. Malheureusement pour la conspiration, Boutreux est galant, ce qui n'échappe pas à Pasque, qui joue là le rôle d'un subalterne stupide et effaré, auprès duquel Boutreux se renseigne. Et Pasque conseille tout bas à la préfète d'accepter que Boutreux lui donne à souper au Rocher de Cancale, afin que lui, Pasque, ait les coudées franches pour tout sauver. Les choses se passent comme le policier l'a voulu ; il répare le mal de son mieux et court au Rocher de Cancale, où il se démasque. De sorte que Boutreux et Pasque se trouvent face à face, déchargent l'un sur l'autre leurs pistolets... Pasque tombe ; Boutreux se croit triomphant et se met à écrire un rapport là-dessus, quand l'inspecteur se relève, rampe sans bruit, saisit Boutreux par derrière et l'étrangle.

M. Paul Plan (duc de Rovigo).



Pasque est donc victorieux. Il n'a plus qu'à se précipiter chez Rovigo pour y prendre Malet et ses complices, ce qu'il fait. Malet se rend, prononce quelques paroles éloquentes, se place au milieu du peloton qui doit l'emmener, commande comme à la parade : « En avant, marche ! » et sort sur ce puissant effet. Tout est donc fini ? Pas encore ! Malet voulait faire enlever l'impératrice et le roi de Rome. Pasque a mis du monde pour parer à ce danger ; on doit tirer impitoyablement sur qui se présentera. Et c'est sa nièce, sa chère Pauline, gagnée à la cause que sert son fiancé Rateau, qui est allée là et qu'on rapporte frappée à mort. Elle expire dans les bras de Rateau, désespéré, tandis que le policier sanglote en criant : « Pauline ! j'ai tué ma Pauline ! » et qu'on entend à la cantonade le feu du peloton chargé de fusiller Malet...

Tel est ce *Frisson de l'Aigle*, qui ne languit jamais, où les péripéties se succèdent avec une rare variété, où l'intrigue bénéficie de l'intérêt romanesque du sujet même, de l'évoca-



M. Nicoll (le général Guidal).



Mlle Yvonne de Rycke (Mademoiselle Cuisot).

Clichés Studia-Lux.

Mlle de Luxille (comtesse Regnault).



Mlle Marguerite Brésil
(la baronne Pasquier).

Cl. Paul Gavault.



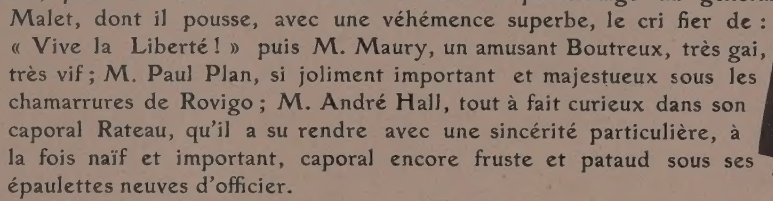
Scène du Ve Tableau : *Dans la Gueule du Loup.*

tion d'une prestigieuse époque, du charme tout puissant que dégage au théâtre le grand nom de Napoléon. Et puis, il importe d'ajouter que l'œuvre entière est écrite d'un style excellent, châtié, sans la moindre ressemblance avec celui des vulgaires mélodrames. L'auteur y déploie une souplesse que l'on n'a pas assez remarquée, passant, comme en se jouant, du « grave » au « doux », du « plaisant » au sévère », de la forme réaliste à l'envolée, à la chaleur lyrique et poétique. C'est brillant, aisé, élégant à souhait.

C'est, en outre, remarquablement mis en scène dans des décors aussi beaux qu'ingénieux, et les costumes sont d'une exactitude scrupuleuse, du premier au dernier.

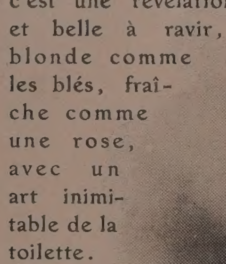
Quant à l'interprétation, elle est de premier ordre pour quelques-uns, excellente pour d'autres, irréprochable presque.

On ne saurait entrer dans le détail : il y a plus de trente rôles dans le *Frisson de l'Aigle*. Toutefois, il faut louer M. André Calmettes, qui déploie dans Pasque les qualités de vigueur, de force concentrée, de froide ironie, d'adresse, et aussi le pathétique qui font de lui l'un de nos plus sûrs comédiens ; puis M. Henry Krauss, plein de vaillance et d'autorité dans le personnage du général Malet, dont il pousse, avec une véhémence superbe, le cri fier de : « Vive la Liberté ! » puis M. Maury, un amusant Boutreux, très gai, très vif ; M. Paul Plan, si joliment important et majestueux sous les chamarrures de Rovigo ; M. André Hall, tout à fait curieux dans son caporal Rateau, qu'il a su rendre avec une sincérité particulière, à la fois naïf et important, caporal encore fruste et pataud sous ses épaulettes neuves d'officier.



En réalité, il n'y a que deux rôles féminins : ceux de Pauline et de la préfète Pasquier.

Mlle Nelly Cormon est une Pauline assez quelconque et froide, et Mlle Marguerite Brésil présente une baronne Pasquier adorable de grâce, de charme, de finesse et d'esprit, un sourire enivrant, une coquetterie, une malice enchanteresse : c'est une révélation ! et belle à ravir, blonde comme les blés, fraîche comme une rose, avec un art inimitable de la toilette.



Voilà une vraie « grande coquette ».

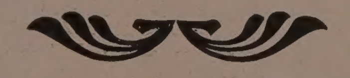
Compliments à Mlle Yvonne de Rycke, bien amusante à réciter sa fable, et à Mlle Jeanne de Luxille, une merveilleuse robe Empire splendidement garnie : dessus et dessous, c'est tout satin !

Théodore MASSIAC.

M. Grammont (Cambacérès).

M. G. Collin (l'abbé Lafont).

Clichés Studia-Lux.

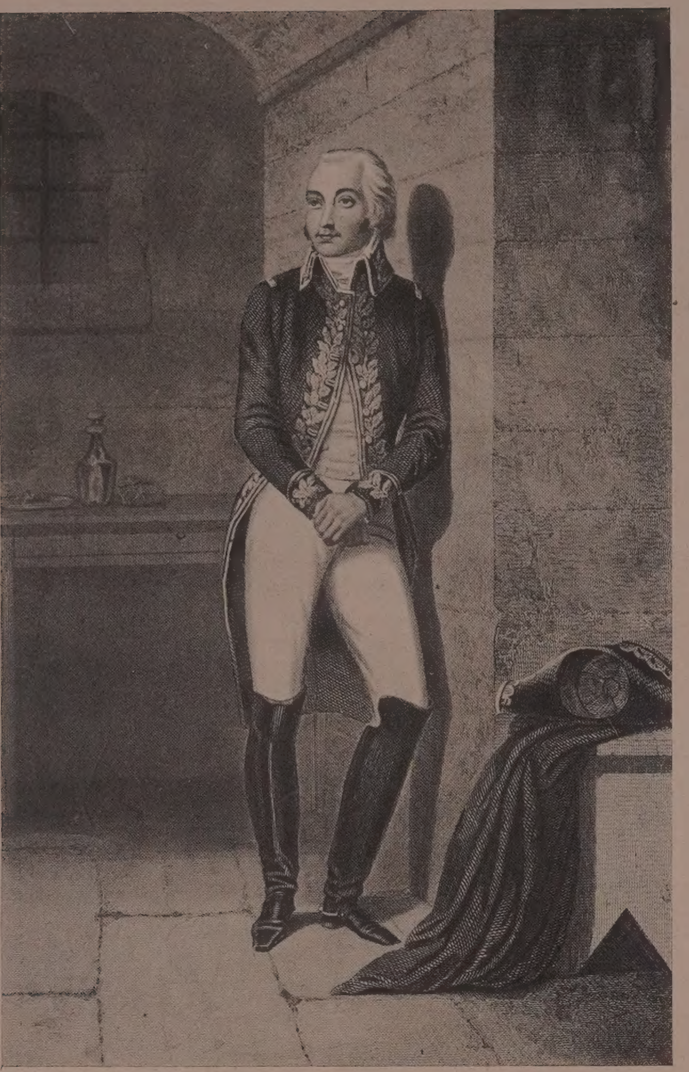




Mlle Bernard (une dame).



M. André Hall (Rateau).



Le général MALET dans sa prison, d'après une gravure du temps.

A propos du "Frisson de l'Aigle"

La Conspiration du Général Malet dans l'Histoire et au Théâtre

La conspiration Malet figure dans l'Histoire à titre d'épisode extravagant. Cependant, l'étude successive et approfondie qui a été faite de cette aventure démontre qu'elle n'était pas tout à fait chimérique.

Napoléon, seul, tenait l'Empire. Lui parti en campagne, son pouvoir immense échéait aux mains molles de lieutenants civils assez pleutres pour trahir leur maître, ou assez ineptes pour se laisser enlever dans un coup d'Etat. L'empereur ne se faisait, d'ailleurs, aucune illusion à cet endroit ; n'assurait-il pas, un jour, que la formidable organisation de son gouvernement était à la merci d'un chef de bataillon un peu audacieux ? En octobre 1812, cet audacieux fut Malet : durant tout un matin, il serra dans ses doigts l'aigle napoléonienne.

Si la conspiration Malet apparaît un peu burlesque, à distance, c'est faute à la sottise de ses collaborateurs secondaires, gens inintelligents ou incertains. Mais, au-dessus de l'allure désordonnée de ce complot, il plane encore du mystère : un mystère attirant qui, peut-être, ne sera jamais tout à fait divulgué. L'examen, après coup, de cet incident dramatique fut très incommode. La police s'efforça, autant qu'elle le put, de faire disparaître les éléments matériels d'une affaire où elle avait été si honteusement bernée. Quand on voulut connaître le détail anecdotique du coup de force d'octobre 1812, il fallut le démêler à travers les inexactitudes, les mensonges enchevêtrés dans les rapports contradictoires et les nombreuses brochures publiées après la fusillade de Grenelle.

Ces feuillets de hasard changent Malet du tout au tout, selon l'opinion qui les inspire ; ils parviennent mal à se mettre d'accord sur le physique du général, mais quand ils jugent de son caractère politique et des actes inspirés par ce caractère, leur fantaisie s'échevèle le plus furieusement du monde.

Au physique, Malet ne jouissait nullement de la face de Kléber bourru qu'on lui suppose. Il était né ; son père avait été capitaine de cavalerie dans un régiment du roi ; lui-même servit aux mousquetaires avant la Révolution. D'après un interrogatoire de ses juges (1), nous connaissons que sa taille mesurait 1m71, qu'il avait les cheveux et les sourcils châtains, le front étroit, les yeux roux, le visage ovale, la figure pleine et le teint un peu jaune. De plus précises indications complètent ce signalement extérieur. Le mémoire de *M. L. T.* (2) assure qu'à cinquante-cinq ans le général avait encore désir de plaire aux femmes, mais qu'il ne leur sacrifiait ni la coiffure ni la toilette surannée de la vieille cour, et Dourille (3) ajoute que le personnage offrait une figure charmante, un bel air de jeunesse et qu'il avait conservé l'habitude de se poudrer les cheveux.

Au moral, Oudet, le chef des Philadelphes, disait, à propos de Malet, que « sa probité était de fer et sa fidélité d'acier » ; en opposition, l'auteur de l'*Histoire des Sociétés secrètes* lui prête un caractère despotique et absolu ; Saulnier, ancien secrétaire général du ministère de la Police (4), insistant dans le même sens, le dépeint dévoré par « la plus enivrante ambition, morose et toujours prêt au blâme. » Par contraste, un sieur Alexandre Lemare (5), membre de l'Athénée des Arts de Paris, qui participa aux machinations du révolté, le montre « homme de famille très bourgeois ». Les royalistes exaltent le doctrinaire républicain ; quelques-uns le muent en héros. Certain Rigomer Bazin (6) hausse Malet jusqu'aux deux Brutus et jusqu'à Callisthène ; il applaudit Népomucène Lemercier « embouchant la trompette historique et célébrant la mémoire du général dans le langage des dieux ». Ecoutez une clameur de cette trompette : *Son cœur roulait en soi l'illustre délivrance ! — Il méditait sous un masque indolent*, etc... Comme ceci est bien de l'époque !... Alexandre Lemare (7) déchire un traducteur près la Cour royale, M. Breton de la Martinière (8), qui s'était laissé aller à déplorer les rapports que les monarchistes avaient eus avec Malet. Durant tout un temps, sous la Restauration, Malet fut suspecté d'avoir pactisé avec les monarchistes. On rappelait les relations qui le lièrent au marquis de Puyvert, à M. Alexis de Noailles, à M. Mathieu de Montmorency et aux frères de Polignac. L'abbé Lafont (9), émissaire avéré des princes, lavait le général de tout reproche de jacobinisme et assurait — sans trop de preuves — que, séduit par le raisonnement de ses co-détenus, il ne s'était jamais employé qu'en faveur de la bonne cause. Chose plus curieuse : la veuve de Malet fut passablement favorisée par les Bourbons qui, parfois ingrats pour les intimes servants de leurs intérêts,

(1) *Dossier de la conspiration du général Malet.* — (2) *Le fin mot sur la conspiration du général Malet.* (DELANNOY, Paris, 1815, in-8°.) — (3) *Histoire de la conjuration du général Malet.* (Paris, juillet 1840. Bureaux du journal *Le Peuple*.) — (4) *Eclaircissements historiques sur la conspiration du général Malet en octobre 1812.* (DONDEY-DUPRÉ, Paris. 1834, in-8°). — (5) *Malet, ou Coup d'œil sur l'origine, les éléments, le but, les moyens des conjurations formées, de 1808 et 1812, par le général Malet et autres ennemis de la tyrannie.* (J. M. EBERHART, Paris, 1814, in-8°.) — (6) *Hommage à la mémoire de M. Malet.* — (7) *Malet, ou Coup d'œil sur l'origine, etc.*, passim. — (8) *Retour des Bourbons ; anecdotes sur différentes conjurations.* — (9) *Conjuration du général Malet.* passim (Paris. MAUGERET et BÉRAUD, 1814, in-8°).

MINISTÈRE

DE LA

POLICE GÉNÉRALE.

TROIS ex-Généraux MALLET, LAHORIE et GUIDAL ont trompé quelques Gardes-Nationales, et les ont dirigés contre le Ministre de la Police générale, le Préfet de Police et le Commandant de la Place de Paris. Ils ont exercé des violences contre eux. Ils répandaient faussement le bruit de la mort de l'EMPEREUR.

Ces ex-Généraux sont arrêtés, ils sont convaincus d'imposture : il va en être fait justice.

Le calme le plus absolu règne à Paris; il n'a été troublé que dans les trois Hôtels où les brigands se sont portés.

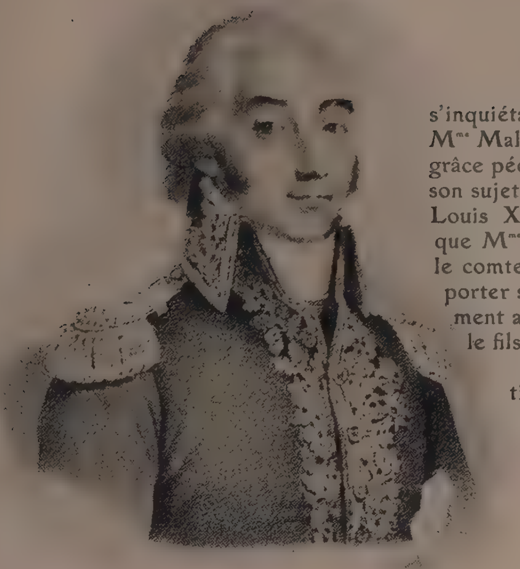
Le présent Ordre sera publié et affiché à la diligence de M. le Conseiller d'Etat, Préfet de Police.

Paris, ce 23 Octobre 1812.

Le Ministre de la Police générale,
Signé, LE DUC DE ROVIGO.

A PARIS. De l'Imprimerie de J.-R. LOTTIN, Imprimeur de la Préfecture de Police, rue de Nazareth n.° 1, 1812.

PROCLAMATION AFFICHÉE PAR LA POLICE,
annonçant la conjuration et son échec immédiat.
(Appartenant à la curieuse collection de M. GRISON, du *Figaro*.)



Portrait et signature autographe du général Malet.

s'inquiétaient peu d'avantager les républicains. Après le 23 octobre 1812, on enferma Mme Malet aux Madelonnettes ; quand la liberté lui fut rendue, elle refusa de l'Empereur toute grâce pécuniaire. Sa mort est signalée en 1829. Alors, d'âpres polémiques s'échangèrent à son sujet : on rappela, on apprécia diversement le traitement avantageux que lui avait ménagé Louis XVIII. Des pièces originales annexées au dossier de la conspiration (1), il appert que Mme Malet, recommandée par le frère cadet de son mari et plus effectivement par le comte Jules de Polignac, reçut un secours assez fort, le 12 novembre 1814, et puis laissa porter son nom au tableau des pensions de 1817 pour un chiffre supérieur à celui ordinairement accordé aux veuves des généraux de brigade. En même temps, l'on poussait très vivement le fils de Malet, Aristide, au grade de capitaine-commandant dans un régiment de cavalerie.

On s'est souvent demandé si quelque incident d'ordre personnel n'avait pas irréductiblement armé Malet contre Bonaparte. Il n'y a pas impossibilité à cela. *M. L. T.* (2) assure que le futur conspirateur eut avec Bonaparte, à l'armée des Alpes, un démêlé très vif suivi de menaces et de provocations ; d'autre part, l'abbé Lafont avance que le général fut pris en grande haine momentanée par Bonaparte, à cause d'une erreur grossière qu'il souligna dans le plan d'une bataille, en Italie. Toujours est-il que l'Empereur ménagea, en toute circonstance, son incessant adversaire.

Il ne paraît pas que Malet fut l'homme d'un parti. Il n'entra probablement dans les vues des royalistes que pour s'aider de leur action. On pourrait croire plutôt que Malet, républicain de principe, vécut comme beaucoup de solitaires hanté par une idée fixe : la suppression de Napoléon.

Deux particularités essentielles dominent les plans de Malet : au début, une préparation lente et tortueuse ; sur la fin, un emballement soudain et fort hasardeux. Ceci semble caractériser un esprit bizarre, à la fois entreprenant et déréglé. Rien ne prouve mieux cette opinion que la conduite tenue par le général le 23 octobre. Prévenu ou non par les Philadelphes, il ne pouvait choisir meilleur moment, pour tenter son coup d'Etat, que celui où la fortune de Napoléon s'écroulait à Moscou ; il avait préparé, avec application, en vue de circonstance favorable, la masse de faux papiers destinés à tromper les autorités, mais croirait-on qu'il mena dans Paris les soldats débauchés par ses soins, sans les avoir munis de cartouches, sans s'être aperçu que leurs fusils n'étaient armés que de la pierre de bois servant à l'exercice ?

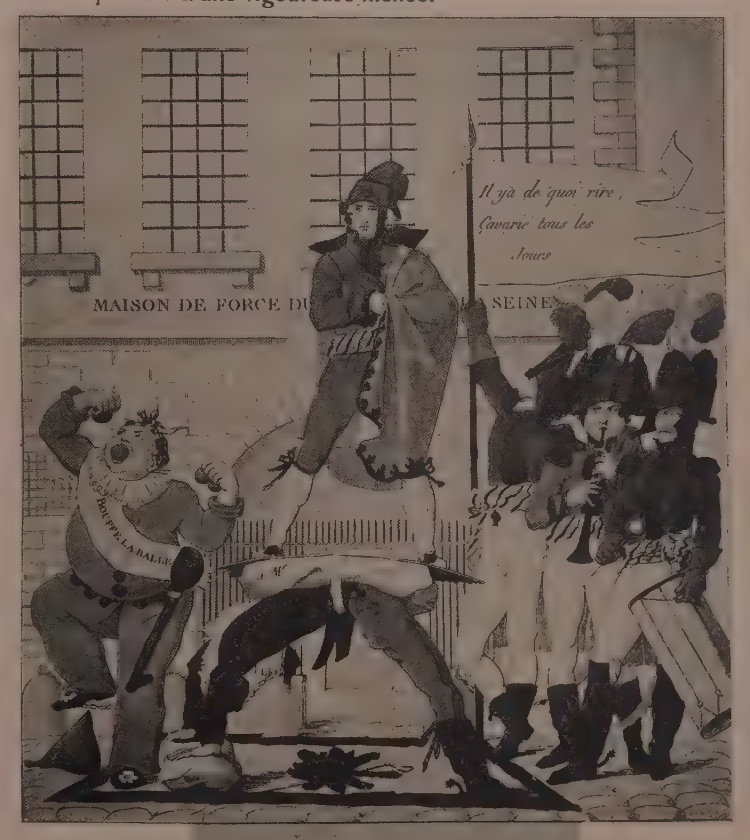
Malet se met en route avec la somme de douze francs (3) — c'était peu pour acheter des concours — ses papiers, bien entendu, un pistolet à deux coups, un couteau de poche, et vingt-six cartes à jouer portant au revers la lettre L (initiale du nom de Lamothe, dont il abusait) (4). C'est tout. Un conspirateur prend les lieutenants qu'il peut ; cependant, il faut se dire que Lafont, Caamagno, Boutreux, Boccheiampe, Rateau, Guidal et Lahorie constituaient des séides par trop insuffisants. Après l'échec, Lafont s'enfuit dans le Midi ; Caamagno se tira d'affaire ; en 1830, il était encore attaché à la paroisse Saint-Gervais ; Boutreux, ingénu bachelier en droit, et Boccheiampe, « prisonnier d'Etat », ne surent que s'enfermer à la Préfecture ; Rateau, ancien distillateur, se sauva de la place Vendôme pour se rendre au logis de l'abbé Caamagno, où il déposa son habit d'aide de camp et reprit sa capote de caporal ; Guidal s'empressa d'inviter des amis à déjeuner ; au ministère de la Police, Lahorie passa son temps à écrire des faire part et à prendre mesure pour des vêtements de cérémonie. A aucun moment, ces gens semblent n'avoir eu le souci de sauvegarder leur peau, cependant prodigieusement exposée.

L'abbé Lafont rapporte qu'en sortant de la maison Dubuisson, les conjurés furent trempés de pluie et que, parvenus chez l'abbé Caamagno, ils se mirent à souper avant de rien entreprendre. Tandis qu'on était à table, l'un des convives observa « que la pluie et les soupers avaient toujours empêché les conspirations ». Celui-ci ne croyait pas si bien dire... Ce souper et aussi l'averse retardèrent l'action du général Malet, dont la seule chance dépendait d'une vigoureuse menée.

Donc, du côté assaillant, on festine, on se gare de la pluie ; dans le parti assailli, tout le monde, ou à peu près, figure en chemise. Dès son début, le drame tourne à la tragi-comédie.

Quand Malet joint le chef de cohorte Soulier pour lui réclamer ses hommes, il le trouve au lit, et pendant le temps qu'il passe près de lui — environ une heure — le commandant, fort ému, change deux fois de linge (5) ; un peu plus tard, le même, de plus en plus agité, reprit du linge quatre fois dans l'espace d'un quart d'heure (6). Hullin, éveillé par le bruit que mènent les envahisseurs de la Place, s'habille quand Malet pénètre dans son appartement ; sans doute, ce gros homme, se serait laissé enlever si une réflexion de sa femme ne lui avait soudain rendu le sens : il se dressa, réclamant des ordres écrits ; là-dessus, Malet, peut-être gêné par la taille colossale de son adversaire, lui déchargea un pistolet en pleine figure (7). Chose inouïe, ce fracas n'amène personne, et le meurtrier sort tranquillement pour se rendre à l'Etat-Major. A la Préfecture de Police, nul ne bronche ni ne réussit à prévenir l'extérieur ; seul, un agent parvint chez Savary, mais un huissier l'arrêta dans l'antichambre, sous prétexte que Son Excellence dormait. Aussi Son Excellence fut-elle cueillie sans difficulté. Le peuple reconnut le préfet de police et le ministre de la police générale tandis qu'on les conduisait à la Force, et il se prit à crier qu'on les jetât à la Seine. Quand le baron Pasquier

(1) Lettres d'Achille Jacquemin, condisciple d'Aristide Malet. — (2) *Le fin mot de la conspiration de Malet.* — (3) Rapport de Saulnier. — (4) Dossier de la conspiration. — (5) Interrogatoire de Malet. Dossier de la conspiration. — (6) Interrogatoire de Soulier. Dossier de la conspiration. — (7) *Conspiration du général Malet contre Napoléon*, par d'Aubignosc, d'après Barbier, ancien directeur général de la police à Hambourg et auteur du seul rapport de la conjuration conservé par l'Empereur sur les vingt qui lui furent présentés. — (Paris, Ponthieu, 1824, in-12.)



Curieuse caricature publiée lors de la conspiration Malet.

(On observe à gauche le général Hullin, désigné sous le sobriquet de Bouffe-la-Balle ; au centre Malet, sur la droite les généraux, ses complices. Observer le jeu de mot *Çavarie* (allusion à Savary) marqué sur l'oriflamme).

Dessin d'Oswald Poreau.



M. Grammont (Cambacérès).

réintégra son hôtel, les hommes du poste, qui étaient encore ceux de la matinée, s'étonnèrent de le revoir : ils le chassèrent à coups de crosse jusque dans l'officine d'un apothicaire, et ils faillirent le fusiller. Saulnier, révélateur de cet incident (1), expose d'une manière suggestive l'effarement qui régnait à l'Archichancellerie.

Tout cet effroi de l'autorité désemparée ne devait pas échapper à l'ironie du public. Les libelles, les plaisanteries imprimées coururent sous le manteau. Hullin, à cause du coup de feu qu'avait pris sa mâchoire, reçut le sobriquet de *Bouffe-la-Balle ;* l'enlèvement de Savary et de Pasquier se qualifia de fameux *tour de force ;* maintes caricatures dans le goût de celle que nous présentons ici, traduisirent spirituellement le rôle bouffon qu'avait tenu la police en ces circonstances.

Les contradictions sur les événements de la conjuration ont atteint à une outrance inouïe. Selon Larousse, Soulier commandait une *garnison* importante et Malet fut trahi par un sous-officier ; l'*Encyclopédie des gens du monde* montre le général arrêté chez Hullin ; Norvins et Marco Saint-Hilaire (2) font intervenir un inspecteur général de police dans l'arrestation de Malet qui fut, en réalité, pratiquée par Laborde et Doucet, aidés des dragons de la porte. L'abbé Lafont montre le général se rendant à une caserne de la place Royale ; d'Aubignosc indique le logis du conspirateur à la maison de santé Belhomme, rue de Charonne, alors que Malet s'évada par une fenêtre, donnant rue de Montreuil, de la maison Dubuisson, dont l'entrée était faubourg Saint-Antoine, 555, proche la barrière du Trône. Mêmement, on fait demeurer l'abbé Caamagno rue Saint-Gilles ou place Royale, tandis qu'il avait son gîte (3) cul-de-sac Saint-Pierre, n° 6, etc.

Dessin d'Oswald Poreau.



M. Maury (Boutreux).

En dehors de Malet, son instigateur, le complot ne réunit pas de très grands coupables. La plupart de ses participants donnèrent leur concours par faiblesse et ne sachant pas tout à fait où ils allaient ; bien certainement, leur châtiment n'alla pas en proportion de leur faute — l'Empereur, tout le premier, condamna la boucherie faite de ces malheureux — mais dans l'examen rapide qu'on fit de leur cas, ils ne purent nier bien sérieusement qu'une certaine préparation avait précédé leur résolution. L'abbé Lafont assure que l'on prévint les casernes de Belleville, de Picpus et des Minimes de ce qui allait se passer. Le nom du colonel Rabbe avait-il été malgré lui, ou bien par hasard, porté pour général de brigade dans le supplément de la proclamation aux troupes ? Frochot n'accueillit-il pas avec trop d'aisance, à l'Hôtel de Ville, les pelotons de la garde de Paris soulevée ? Pendant la longue conversation qui le retint avec Malet, le malheureux Soulier — vrai soldat, qui comptait vingt-cinq ans de services, quatorze blessures et qui était chargé de famille — n'eût-il pas tout le temps de se reprendre ? Le général Desnoyers chez qui l'on porta l'épée, le chapeau et le petit uniforme de l'agitateur, était-il tout à fait ignorant des desseins de celui-ci ? et est-ce bien fortuitement que Malet prit dans son aventure le nom d'un général Lamothe qui habitait la maison où demeurait Mme Malet ? L'intéressé se défendit vigoureusement de toute intrigue (4), cependant, de l'ombre demeure sur sa conduite.

Le plus grand mystère de la conjuration repose expressément sur un fait étrange où l'on n'a jamais insisté. Les réquisitions et les nombreux ordres écrits éparpillés par Malet, étaient revêtus, pour toute marque officielle, d'un cachet de cire timbré d'un *L.* M. Paschal Grousset (5) a vu là un signe des Philadelphes : ceci est invraisemblable. Cet unique cachet pouvait-il abuser des gens habitués au maniement des papiers administratifs du courant, tous nantis de suscriptions et d'en-têtes imposés à la presse ?

De tous les épisodes de la conspiration, c'est certainement son dénouement que l'on para des détails les plus romanesques. La principale relation faite de l'exécution des condamnés est de Marco Saint-Hilaire (6). La plupart des ouvrages qui se sont inquiétés de Malet ont reproduit ce récit ; M. Paschal Grousset, notamment, accueille sans réserve le dire de l'auteur de l'*Histoire des Conspirations ;* d'ailleurs, à défaut des indications du dossier, qu'il avoue n'avoir pu se procurer, son attrayante brochure reproduit surtout les faits présentés par Marco Saint-Hilaire et par Dourille.

Marco Saint-Hilaire désigne imparfaitement la place où tombèrent les conjurés ; il assure qu'on ne leur donna point de prêtre, il avance que Malet, placé entre Guidal et Lahorie, commanda et fit recommencer les mouvements d'exercice préparant le feu des soldats. Or, ces affirmations et nombre d'autres, se trouvent controuvées par la rédaction documentée d'un témoin oculaire et par un graphique ici reproduits, qui existent au dossier, et dont voici les principales indications :

L'exécution eut lieu dans la plaine de Grenelle, commune de Vaugirard. Les condamnés furent amenés de la prison de l'Abbaye dans douze fiacres, et dans chaque voiture était un prêtre. On les adossa contre le mur externe



Cour intérieure de la prison de la Force.

(1) Rapport du Secrétaire général du Ministère de la Police. — (2) E. Marco Saint-Hilaire : *Histoire des Conspirations*. — Fellens, Paris, 1847. — (3) Curieuse coïncidence : on est actuellement en train de démolir la maison où demeura l'abbé. — (4) Ses lettres de justification sont jointes au dossier de la conspiration. — (5) *Conspiration du général Malet*. — (6) *Histoire des Conspirations*.

Dessin d'Oswald Poreau.



M. Henry Krauss (le général Malet).

de Paris, dont le sommet était fort garni de spectateurs. Les trois généraux furent exécutés ensemble ; devant chacun d'eux, comme l'indique le graphique, se plaça un peloton de vingt soldats de la garde impériale : fusiliers, chasseurs, grenadiers. Le premier feu épargna Malet et Lahorie. Malet cria : « Tirez donc ! » Et Lahorie de renchérir : « Et moi donc, foutre ! » Le second feu fut si violent que les membres des malheureux se dispersèrent. Des assistants emportèrent des doigts, des débris de phalanges. Bien inutilement, un officier de gendarmerie fit fouiller les corps habillés de blanc à coups de baïonnette ; après on les jeta dans des tombereaux et on les enterra dans le cimetière de Vaugirard. La fusillade était commandée — détail peu connu — par l'aide de camp Briche, le gendre du duc de Feltre ; il se tenait sur un cheval très haut et criait : « Vive l'Empereur ! » comme un furieux. Ce même Briche — c'était une destinée — devait, dans la suite, présider la commission militaire qui condamna à mort le général Mouton-Duvernet.

La conspiration Malet inspira un très grand nombre de pièces de théâtre, mais peu de ces ouvrages parvinrent à prendre la scène ; de ces derniers, nous citerons quelques-uns. En 1828, l'on signale la représentation de *Malet ou une conspiration sous l'Empire*, trois actes signés de J. de Fongeray, mais en réalité de Cavé et Dittmer, publiés dans le tome II des *Soirées de Neuilly*, revue qui appartenait à Fongeray. La pièce se sert assez ingénieusement des données historiques de l'attentat. De brefs incidents comiques sont à la Force, où Desmarets, le chef de la police secrète, est indignement boxé par un Anglais, et au conseil de guerre, devant lequel Rateau fait le gavroche.

Le 23 février 1831, l'Ambigu donne *Malet ou la Conspiration de 1812*, scènes historiques en quatre tableaux, de Chavanges et Théodore Mézel. Ces scènes avaient été copiées dans le *Malet* de Fongeray : le plagiat fut à peine nié.

1er juin 1849, au Vaudeville, *Conspiration de Malet ou une nuit sous l'Empire*, drame en cinq actes, de Bayard et Varner. Le sujet de la pièce était assez mal développé : c'est à peine si Jules Janin s'en inquiéta.

25 octobre 1889, au Théâtre du Château-d'Eau, direction Milhaud, *Conspiration du général Malet*, drame historique en cinq actes, de MM. Augé de Lassus, d'Horville et Richard, où M. Desjardins réalise un Malet de fort belle allure. Au prologue, Lahorie et son futur conseilleur se rencontraient en Italie. Dans le courant de la pièce, des soldats venaient arrêter chez Dubuisson l'incessant conspirateur, mais celui-ci parvenait à s'enfuir. En place de Hullin, Malet massacrait Doucet. Enfin, quand on était pour le fusiller, le général — selon Marco Saint-Hilaire — faisait faire l'exercice à ses exécuteurs.

M. François Fabié est auteur d'une *Conspiration* en vers, qu'il lui fut donné de lire le 20 mars 1882, à la mairie de Toulon. Le manuscrit de cette œuvre est perdu et nous ne connaissons son détail que par certaines parties reconstituées. Ici, l'on voit Malet mettre sa femme en garde contre le commandant Laborde qui la courtise ; le docteur Dubuisson est un bouffon et M. de Polignac lui fait des niches. A l'acte troisième, les conjurés sont place Vendôme ; Mme Malet, abordant, par hasard, ces lieux fatals est saisie par Laborde qui tente de la violenter ; mais sur le téméraire, l'héroïque dame lève un fer aigu et clame : « *La femme de Brutus porte un poignard aussi...* » Une longue scène a lieu entre Hullin et Malet, et tout en lui disant des vers, celui-ci casse la figure à celui-là. Vienne la fusillade, Malet, seul échappé à la première décharge des troupes, fera cette constatation modeste et... un peu réjouissante : « *Les frênes sont morts ; le chêne a résisté...* » Pour ce qu'il devait résister, le chêne !...

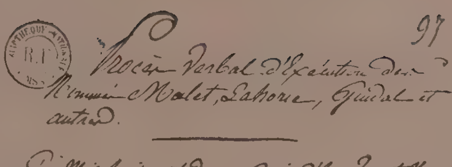
Bien que dépourvu de sorties pareillement grandiloquentes, le *Frisson de l'Aigle*, de Paul Gavault se présente fort bien. Il est dit, par ailleurs, comment cette agréable pièce se différencie des drames historiques qui, sous le harnois solennel et sous prétexte d'être exacts, sont si souvent privés de l'attrait, de l'intérêt vifs qu'il faut au théâtre.

Edouard GAUTHIER.

murs de Paris — Malet — Lahorie — Guidal — fusiliers — Chasseurs — Grenadiers

Graphique indiquant la disposition exacte de l'exécution.
(Pièce du dossier de la conjuration).

Procès-Verbal d'exécution des Nés Malet, Lahorie, Guidal et autres. 29 octobre 1812.



97

Procès-verbal d'Exécution des nommés Malet, Lahorie, Guidal et autres.

Deux pages du procès-verbal d'exécution des conjurés.
(Pièces provenant du dossier de la conjuration).

LE PÉRIL JAUNE AU VAUDEVILLE

Comédie sans étude de caractères, vaudeville sans quiproquos, opérette sans couplets? Le *Péril jaune* est un peu tout cela, mais il est autre chose : une recette longtemps très parisienne, jadis pratiquée par la collaboration Meilhac-Halévy, formule délicatement intermédiaire entre le franc vaudeville et la comédie sentimentale et dont la véritable définition serait la fantaisie psychologique. Tout ce qui arrive aux personnages de ce genre non classé est du domaine de l'invention pure et ne vise pas un seul instant à la constatation réaliste ; mais les fantoches de la pièce de M. Alexandre Bisson et du regretté Saint-Albin n'en ont pas moins une vitalité propre de petites âmes curieusement observées, des passionnettes fugitives. Ce sont des pantins animés dont les « trois petits tours » auraient beaucoup plu il y a quelques années. En l'an de grâce 1906, on a trouvé cette danse un peu sommaire. Elle a cependant la gentillesse et la grâce.

Le premier acte se passe à la buvette du buffet de Serquigny, sur la ligne de Trouville (vingt minutes d'arrêt ; embranchement et correspondance) où l'on sert aux voyageurs le traditionnel potage trop chaud qui doit retarder jusqu'au coup de cloche l'arrivée des plats sérieux. Le patron, un doux bellâtre du nom de Pivert, qui s'est composé un harem ancillaire, sentant approcher le moment où tout gargotier qui se respecte doit installer au comptoir une opulente matrone, a longtemps hésité entre ses deux servantes, Annette et Denise. Annette l'aime, et naturellement c'est Denise qu'il finit par préférer, bien que cette blonde menue et pâlotte, échouée un soir à Serquigny avec un bagage minable, avoue franchement ne pas aimer d'amour l'inflammable gâte-sauce. Et non seulement elle ne saurait s'engager à lui témoigner autre chose qu'une affection reconnaissante s'il en fait une Madame Pivert, mais il y a dans son passé une aventure, un secret qu'elle voudrait révéler avant de paraître devant l'officier de l'état-civil avec la symbolique fleur d'oranger.

Cl. Studia-Lux.



Mme Marthe Regnier (Denise). IIe Acte.

Or, le galant Pivert, semblable au fermier de la *Coupe enchantée,* ne tient pas à connaître ce qui pourrait le chagriner. Il arrête sur les lèvres de Denise les confidences prêtes à s'échapper : « Je me figure que j'épouse une veuve, voilà tout ! Gardez votre secret, je l'ai deviné le soir même où vous êtes arrivée à Serquigny. »... Ce Pivert est un gargotier bien délicat, mais ici-bas les bons sentiments n'ont pas toujours leur récompense. En revenant de la mairie, Denise trouve au buffet son premier amant, le comte Jacques de Castel-Guyon, dont une famille barbare l'avait autrefois séparée. Rendu libre par la mort d'un oncle à héritage, ce gentilhomme, d'un tempérament romantique, ne saurait vivre sans la petite buvetière, enfin découverte dans la retraite où elle se croyait bien cachée ; il menace de se jeter sous la locomotive du train en partance si Denise refuse de le suivre. La menace hypnotise la pauvre enfant, et, passant à la hâte un cache-poussière sur sa robe de mariée, elle part, après avoir griffonné sur une table, à l'adresse de Pivert, le classique : « Adieu ! vous ne me reverrez jamais ! »

Le deuxième acte se passe, cinq ans après cette fugue célébrée sur tous les tons par la « presse gaie » du pays normand, à Paris, chez le comte de Castel-Guyon, ministre plénipotentiaire en rappel d'activité, qui vient d'être désigné pour le poste de Lisbonne. Nous revoyons Denise, très accoutumée à l'existence de grande dame ; elle passe dans la société parisienne et parmi les collègues de son mari, pour une comtesse authentique, et, en effet, Jacques l'a épousée religieusement devant quelque chapelain d'une vague république américaine ; mais cette union n'a aucune valeur en France, et l'ex-servante d'auberge reste légalement Mme Pivert. Le ministre des affaires étrangères, plus renseigné sur les faits et gestes de son personnel que ne le sont généralement les Excellences, est au courant de cette situation fausse et met le Castel-Guyon en demeure de régulariser dans la quinzaine. Sinon, plus de départ pour Lisbonne.

Au premier abord, la chose semble assez facile, car Pivert, dont la fuite de Denise a rendu la situation intenable en Normandie, a transporté son commerce à

Cl. Studia-Lux.



Mme Marthe Regnier
(Denise). IIIe Acte.

Fontainebleau ; il y prospère comme patron du *Faisan couronné* et vit en petit ménage avec Annette, dont il aurait tout intérêt à faire une Mme Pivert authentique. Castel-Guyon est, d'ailleurs, prêt à verser une sérieuse indemnité contre ouverture par le mari d'une instance en divorce. Mais voilà que Pivert révèle à la fois une âme rancuneuse et désintéressée. Il estime que certaines choses, et notamment l'honneur conjugal, ne sauraient s'acheter ; il garde aussi une tendresse haineuse pour la petite femme qui l'a planté là avant la nuit de noces. Il entend lui faire payer le ridicule qu'elle a déversé sur le nom honoré des Pivert (n'a-t-on pas rimé une complainte où sont narrées les aventures du marié de Serquigny?) et quand les combinaisons assez gauchement élaborées par Castel-Guyon, qui est un bien drôle de diplomate, le mettent en présence de la transfuge, il pose de rigoureuses conditions : Denise viendra passer quarante-huit heures dans le café de Fontainebleau ; elle y sera jour et nuit Mme Pivert. Après ces deux jours de cohabitation conjugale, son mari lui remettra un acquiescement à la demande en divorce et il assumera tous les torts.

Castel-Guyon proteste ; Denise commence par s'effarer ; puis, à la réflexion, elle se dit que Pivert est resté trop amoureux pour être bien redoutable, et, profitant d'une absence du diplomate, elle se laisse docilement conduire à l'auberge du *Faisan couronné*. Là, elle subit d'assez rudes assauts, sous le costume crânement réendossé de servante de buvette, car Pivert a éloigné Annette sous un prétexte assez naïf, donné congé aux autres serveuses, et le petit Chaperon-Rouge est à la merci du méchant loup. Il lui faut dérouter la curiosité en éveil d'automobilistes, très surpris de trouver dans une patronne de café rural le sosie de la belle comtese de Castel-Guyon. Quand elle les a déroutés en s'affublant de guenilles et en affectant l'accent traînard de la villageoise normande, Pivert revient à la charge et la pauvrette serait perdue, car le cafetier tient à savourer sa vengeance, si Annette n'avait soupçonné quelque manigance. L'aspirante à la régularisation matrimoniale survient au moment précis où le mari entre avec sa femme dans la chambre conjugale. Il pleut des giffles. Denise est sauvée ; Pivert accepte enfin la compensation pécuniaire offerte par Castel-Guyon — cinquante mille francs qui tombent ! — et s'engage à faciliter le divorce. Le ministre plénipotentiaire aura échappé, au moins dans sa vie privée, à ce fameux péril jaune que les chancelleries européennes dénoncent tous les trois mois.

Cl. Studia-Lux.



M. Miller (Morel).

La mise en scène fait le plus grand honneur à la direction du Vaudeville, qui a, d'ailleurs, sur ce point, d'immuables et impeccables traditions. Le grouillement et le foisonnement de la buvette, au premier tableau, sont admirablement réglés. La distribution ne comprend pas moins de trente artistes, mais, en réalité, le *Péril jaune* contient tout juste cinq rôles de premier plan : Max Dearly, adroit et fin, mais avec l'âpre relief et la diction incisive de son tempérament très spécial d'ancien « numéro » de music-hall, dans le personnage de Pivert, qui semble avoir été écrit pour José Dupuis ; Mme Marthe Régnier, la plus séduisante amoureuse des troupes du boulevard, délicieuse en petite mariée, exquise en ambassadrice, infiniment amusante et spirituelle dans le travestissement final en fille d'auberge (une scène pour l'Anna Judic d'il y a vingt ans) ; Yvonne de Bray, très en grâce et en forme dans le rôle d'Annette, d'une jolie rosserie moderniste ; Gaston Dubosc, d'excellente tenue diplomatique en Castel-Guyon ; Baron fils, Lerand, Joffre, de Mornand, Cécile Caron, Henriette Andral, d'un dévouement « intégral » en de minuscules emplois.

Camille LE SENNE.

Cl. Studia-Lux.


Cl. Studia-Lux.

Cl. Studia-Lux.




Mme Luce Colas (Dorffel).


M. Chelles (le docteur Jüttner).


Mme Miller (Madame Rüder).

Vieil Heidelberg au Théâtre-Antoine

M. André Antoine a réalisé de nouveaux prodiges de mise en scène et remporté une nouvelle victoire littéraire en montant, boulevard de Strasbourg, *Vieil Heidelberg*, pièce en cinq actes, jouée pour la première fois au Berliner-Theater, le 22 novembre 1901. L'œuvre, quinze fois centenaire en Allemagne, a fourni une carrière triomphale non seulement en Europe, mais dans le monde entier ; on l'a jouée jusqu'en Australie. Enfin, ce qui n'est à dédaigner pour aucun dramatiste, dans aucun pays, *Vieil Heidelberg* aura été, au point de vue financier, le *Cyrano de Bergerac* de son auteur, le romancier hanovrien Meyer-Förster, cruellement éprouvé depuis son avènement à la célébrité et maintenant presque aveugle. La pièce lui a rapporté un million de marks, soit douze cent cinquante mille francs.

C'est une idylle théâtrale, de tonalité, de saveur, d'ambiance très allemandes, mais dont la portée philosophique relègue au second plan ces contingences particulières à la race et passablement vulgaires. MM. Rémon et Bauer, deux universitaires, en ont fait une traduction claire et rapide. Ajoutez à ces éléments de succès une de ces minutieuses restitutions de couleur locale où Antoine excelle, enfin une interprétation fervente et convaincue.

Deux truismes dominent ces cinq actes où l'on a voulu découvrir une pièce à clef, l'évocation théâtrale d'une aventure de prime jeunesse du kronprinz actuel, mais où il paraîtra plus prudent et plus décent de ne voir qu'un drame purement humain. La première thèse, c'est que les grands de la terre sont condamnés à l'isolement, soit que le pouvoir souverain les force à se replier sur eux-mêmes, soit qu'on se dérobe à leur intimité :

> Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !

comme dit le Moïse d'Alfred de Vigny. La seconde thèse, c'est qu'on ne recommence aucune phase de l'existence et que le fruit du bonheur ne mûrit pas deux fois sur la même branche, à portée des mêmes lèvres. Et sans doute ni l'une ni l'autre de ces deux constatations n'offre une grande nouveauté, mais M. Meyer-Förster les a rajeunies par le réalisme du décor, le pittoresque de la mise en scène et le charme du dialogue, d'une attrayante saveur, même lorsqu'il est un peu trop livresque. Voici cette histoire d'amour :

Charles-Henry, prince héritier de Saxe-Karlsburg, vient de terminer ses études dans l'épaisse atmosphère d'une petite cour allemande où l'étiquette pesait de tout son poids sur ce faible orphelin, déprimé par la solitude. Son oncle, le vieux prince régnant, l'envoie passer une année dans la joyeuse cité d'Heidelberg, parmi les étudiants. Là, le jeune homme timide, qu'escorte un vieux brave homme de précepteur plein de mépris pour le protocole, le docteur Jüttner, sent son âme épanouir dans une libre camaraderie. Les étudiants du « corps saxonial » l'ont accueilli à bras ouverts ; il porte la casquette et l'écharpe ; il se grise



M. SIGNORET (Lutz)
dans Vieil Heidelberg.

Clichés Studia-Lux.

Cl. Studia-Lux.



M. Mosnier (le maréchal du Palais).

avec ses compagnons de rencontre et décroche les enseignes des boutiques des vieux quartiers, il fume sa pipe sur les bords du Nekar. Enfin, et surtout, il émancipe sa tardive puberté en s'éprenant d'une servante d'auberge à la fraîcheur de printemps, à l'âme simple et même sommaire, la tendre Catherine.

C'est un dégel. Mais voici une brusque reprise glaciaire. Le ministre d'Etat, comte de Haug, vient annoncer à Charles-Henry que son oncle se meurt et qu'il lui faut regagner Karlsburg. En vain il proteste comme un enfant dont on voudrait raccourcir la récréation. Le comte insiste, la raison d'Etat l'emporte. Charles-Henry retourne à Karlsburg, abandonnant la douce Catherine qui cache ses larmes, et le vieux Jüttner, qu'ont mis très bas quelques mois de franches beuveries (car il y a temps pour tout, et il y a même un âge pour vider les chopes de brasserie).

A Karlsburg, Charles-Henry ne tarde pas à hériter. Le voilà prince régnant, mais il s'étiole sous la charge des grandeurs, il promène dans le château et dans le parc une morose neurasthénie. La venue d'un vieux « famulus » des étudiants, le bonhomme Kellermann, lui rappelle les joyeuses heures d'autrefois. Une tentation soudaine le pousse à revoir Heidelberg ; mais il n'y trouve plus que les hommages figés des anciens compagnons de grasses ripailles. Quant à Catherine, si elle aime toujours Charles-Henry, devenu Altesse souveraine, trop d'obstacles la séparent maintenant de celui qui fut à la fois son initiateur et son initié et qui, d'ailleurs, est fiancé à l'une des princesses disponibles du Gotha. L'idylle est close. On se dit un suprême adieu sous le ciel d'automne où tourbillonnent les feuilles mortes.

Ainsi finit la *Bérénice* allemande. *Invitus invitam dimisit....* Charles-Henry envoie Kœtchen épouser à Vienne son fiancé, un maquignon qui la recevra un peu déveloutée. Pour lui, il s'enlisera dans l'existence protocolaire, n'ayant effleuré que du bout des lèvres la coupe des juvénilités enivrantes. Au fait, pourquoi ne l'a-t-il pas vidée, pourquoi n'a-t-il pas vécu sa vraie jeunesse? Si la raison d'Etat impose aux souverains la contrainte des mariages officiels, nous savons qu'elle ne les empêche pas de prendre des compensations très réelles. Avant son avènement, Charles-Henry aurait très bien pu faire venir à Karlsburg sa Kœtchen de brasserie, et il pouvait tout aussi bien la garder à distance... morganatique du trône. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Nous touchons ici au point faible du *Vieil Heidelberg*. Veule, inconsistant, sans armature d'âme, Charles-Henry est bien la création d'un romancier professionnel, dramatiste par occasion. C'est un personnage de roman, beaucoup plus que de théâtre, et son auto-analyse d'état d'âme a des longueurs, des langueurs aussi plus acceptables dans le volume qu'à la scène.

Cette transparence du personnage principal est heureusement masquée par la théâtralité très réelle de l'action. M. Antoine, directeur avisé, a fait ressortir tout ce qui pouvait distraire le public de l'insuffisance notoire de Charles-Henry. Il y a merveilleusement réussi, notamment au second acte, le clou d'or et même de diamant de la pièce, la terrasse de la brasserie devant laquelle s'étagent les ruines du vieil Heidelberg, avec son débordement tumultueux d'étudiants, de musiciens, de choristes. Il y a là un foisonnement de la plus suggestive intensité.

M. Maupré, un très jeune homme, transfuge du Conservatoire, est un Charles-Henry aux grâces de Fortunio ; sous la neurasthénie du prince héritier, il laisse deviner un foyer passionnel ; la diction est excellente ; bref, il a donné dans ce rôle difficile mieux que la promesse d'un véritable jeune premier.

Mme Sylvie, dont on n'a pas oublié les intéressantes créations à l'Odéon (entre autres les *Appeleurs*, du regretté Ambroise Janvier, et le *Grillon du Foyer*), débutait, elle aussi, boulevard de Strasbourg. Un peu nerveuse dans la partie trépidante du rôle de Catherine, au second acte, elle a dit en revanche, avec une sobriété méritoire, une émouvante simplicité, le compliment au prince, le premier duo d'amour et la scène des adieux. Les autres emplois sont tenus avec maîtrise. M. Chelles donne une robuste et vivante allure au vieux brave homme de précepteur. M. Clerget, le plus vibrant et le plus en forme des étudiants saxons, fait claironner le cri de ralliement « Bibamus ! » M. Antoine dessine très curieusement une silhouette de ministre d'Etat blanchi sous le harnais, et M. Signoret infuse un comique très personnel à un fantoche hoffmanesque, le valet de chambre Lutz. Mosnier, Degeorges et Luce Colas tiennent avec un dévouement infini d'infiniment petits rôles.

Camille LE SENNE.

Cl. Studia-Lux.



M. Maupré (Charles-Henry).



LES HANNETONS



Le nommé Pierre, professeur d'histoire naturelle au lycée Lavoisier, craignant les liens du mariage et voulant garder son indépendance, a, sans souci de la moindre formalité, associé son sort à celui de la petite couturière Charlotte. A la place d'une compagne intelligente et honnête qui tiendrait son rang, aurait une maison à elle et lui ferait honneur, l'imbécile préfère une femme sans dignité, sans instruction et sans esprit qu'il croit plus simple et moins exigeante. Mais là, où se passant des lois, il a cru trouver l'indépendance, la simplicité et la paix, il ne trouve que l'esclavage, le désordre et la guerre. C'est l'objet de la nouvelle comédie de M. Brieux, les *Hannetons*, que vient de représenter le Théâtre de la Renaissance, comédie qu'on s'est trop pressé d'appeler un vaudeville. On a dit que le laborieux et spirituel auteur des thèses éloquentes sur le pari mutuel, les remplaçantes, les lycées de filles, la recherche de la paternité, les différents vices de la société moderne et autres avaries,



Dessins de Henry Geoffroy.



Mlle Polaire. — M. Guitry.

avait renoncé à son théâtre humanitaire. On l'a même félicité de ne plus mettre à la scène la discussion de vérités éternelles et de principes assommants. C'est là une erreur. S'inspirant du précepte d'Horace :

Ridendo dicere verum quid vetat?

M. Brieux a voulu, au contraire, sous les dehors d'une comédie plaisante, satiriser l'esclavage odieux dans lequel un homme faible peut tomber. Voyons cela de près.

Pierre, nouveau Georges Dandin, a découvert, un soir, mourante de faim à sa porte, une pauvre jeune fille sans ouvrage, et,

naïvement, il s'est dit qu'elle pourrait être une compagne modeste avec laquelle la vie serait douce et facile. En lui donnant aveuglément sa confiance, Pierre, homme instruit et érudit de par ses fonctions, ne se rappelait sans doute pas l'amère observation du moraliste : « Il faut juger la femme depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre tête et queue... La perfidie est un mensonge de toute la personne ; c'est dans la femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des serments et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer ». Or, c'est bien là le caractère de celle qui se nomme Charlotte.

Je ne sais si Pierre voulait, comme Socrate avec Xantippe, faire preuve d'une mansuétude et d'une patience héroïques. Accepterait-il, à l'exemple du philosophe grec, un verre d'eau en pleine figure pour pouvoir dire tranquillement qu'après le tonnerre doit venir la pluie ? Laisserait-il la petite folle renverser tables et sièges, déchirer ses vêtements, fouler aux pieds les plats et la nappe, mordre et griffer comme une chatte enragée ? Hélas, oui, car c'est un vrai démon qu'il a fait entrer chez lui.

Rien de plus fatigant, de plus décevant, de plus détestable, en effet, que l'horrible petite créature qui a nom Charlotte. Ses défauts, ses travers, ses manies sont insupportables. Ce n'est pas « un hanneton qu'elle a dans le plafond », c'est toute une colonie. Pour elle tout est prétexte à scènes bruyantes et ridicules. Elle fait manquer au professeur sa classe, négliger les devoirs de ses élèves et rire les passants par ses costumes baroques, elle excite les voisins par des rages et des incartades incessantes. Son chien, Bijou, tombe malade. Elle fait venir, pour le soigner, un vétérinaire nommé Brochot, ancien camarade de Pierre. Ce Brochot devient bien vite le commensal de la maison ; mais Charlotte, qui l'a d'abord pris en grippe, veut l'éloigner. Pierre résiste. Charlotte trépigne. Alors Pierre dit qu'il ira se promener avec Brochot. Sur ce, Charlotte ferme la porte de l'appartement et lance la clef par la fenêtre. Comme Pierre ne songe pas du tout à se jeter du cinquième étage dans la rue, il se résigne à rester. Mais à ce moment entre un monsieur qui a reçu la clef sur la tête et qui vient demander des explications. Charlotte le laisse seul avec Pierre. Celui-ci lui fait ses tristes confidences. Le monsieur, qui est victime comme lui d'une furie pareille, le plaint et lui prédit un triste sort.

Tout à coup, Charlotte change d'idée. Elle ira se promener avec Pierre et Brochot à Fontainebleau. Les calembours et les charges du joyeux Brochot la ravissent à tel point qu'elle s'éprend de lui. Pierre s'en aperçoit et la gronde. Elle se fâche, lui jette un herbier à la tête et y ajoute une gifle avec cette réflexion : « Voilà une giroflée à cinq feuilles pour ta collection ! » Le pauvre homme, furieux, la met à la porte... Enfin, le voilà délivré de son esclavage ! Il est ravi. Il le dit. Il le croit. Il va pouvoir aller, venir, manger, rêver, dormir, gambader à son aise. Il fera même un beau voyage avec deux cents francs qu'il économisait pour sa belle. Mais Charlotte se repent bientôt. Elle lui écrit. Il ne lit pas ses lettres. Elle lui télégraphie. Il renvoie les télégrammes. Elle lui fait dire par Brochot qu'elle va se tuer. Il rit. Brochot jure que c'est très sérieux. Il rit plus fort. Soudain, éclate un grand tapage dans l'escalier. Voisins et voisines accourent. Plaintes et cris..., rumeurs étranges. Charlotte s'est jetée dans la Seine du haut du Pont-des-Arts. Un éclusier de la Monnaie l'a heureusement arrachée à la fureur des flots. Il la rapporte toute ruisselante et demande à Pierre ce qu'il va faire. Pierre plaint la victime, mais ne veut plus la recevoir chez lui. Les voisins s'étonnent. Ils blâment son égoïsme. Ils s'élèvent contre tant de cruauté. Le concierge s'en mêle. C'est un concert où dominent les reproches les plus comiques et les plaintes les plus impressionnantes. Le sauveteur réclame son pourboire. Pierre offre un louis. L'étonnement redouble... Quel avare que ce monsieur ! Quel homme sans cœur ! Devant l'attitude indignée des voisins, Pierre finit par donner les deux cents francs qu'il consacrait à un joli voyage.

Mais Charlotte, que devient-elle ? Est-ce que Pierre aura le courage de repousser une femme qui voulait mourir pour lui ? Chacun lui fait honte de ses hésitations. Comment ne pas admettre une preuve aussi évidente d'un amour indéracinable ? La Fontaine s'est apitoyé jadis sur l'« Amour mouillé ». Pierre restera-t-il insensible à cette infortunée qui sort des ondes de la Seine ?... Charlotte pleure, sanglote, implore, et le pauvre Pierre pleure, gémit, pardonne. Dans son trouble, il grimpe sur un meuble et la voix aiguë de Charlotte fend l'air comme une lame menaçante : « Ne t'assieds pas sur la table ! » Il descend bien vite. Il obéit. Il reprend le collier de misère. La chaîne est renouée, l'esclavage recommence et celui qu'un mariage régulier aurait probablement rendu libre, redevient le triste captif d'une union irrégulière. Ce hanneton stupide se laisse mettre un fil à la patte ; désormais, il va bourdonner entre quatre murs et se cogner désespérément contre les vitres dans un vol limité... Telle est la leçon de cette comédie en trois actes, qui nous repose des prétendues ivresses de l'union libre, union dont les théâtres, grands et petits, nous ont fait et font encore trop souvent l'apologie.

L'interprétation des *Hannetons* est ce qu'elle doit être. M. Guitry excelle, par ses dons naturels de vieux grognard, à dépeindre l'insouciance veule, la lassitude morne et la patience ironique de Pierre. M[lle] Polaire, dont on connaît le physique tourmenté, est bien le petit monstre rêvé par M. Brieux pour sa Charlotte. Agaçante et capricieuse, frivole et banale, comique et stupide, naïve et vicieuse, elle a tous les défauts et tous les travers désirés. Quant à M. Guy, il a fait du monsieur qui a reçu une clef sur le crâne, un type exhilarant. Il n'a qu'à se présenter pour faire éclater de rire la salle tout entière.

La Renaissance avait choisi pour lever de rideau une piécette de M. Anatole France, *Au petit bonheur*. C'est un proverbe prétentieux où une jeune veuve, avec l'appui complaisant d'une amie que rien n'étonne, préfère à un soupirant vraiment épris un beau phraseur qu'elle n'estime pas et qui la trompera nécessairement. Les deux femmes pérorent comme deux précieuses vraiment ridicules ; les hommes font des gestes et quelquefois des mots.

Henri WELSCHINGER.



La Revue des Critiques

Vieil Heidelberg, la pièce traduite de Meyer-Forster, jouée chez Antoine, a généralement plu. La majorité des critiques est favorable. M. François de Nion se pose, il est vrai, cette question :

On peut se demander si ce retour à la France d'un théâtre déjà inspiré par le sien paraît bien nécessaire et bien intéressant, et si l'aventure de Catherine, la pauvre petite laveuse de vaisselle de maître Rüder, vaut celle de Musette... Musette, cela veut dire la petite Muse.

Mais M. Camille de Sainte-Croix, écrivant de son côté : « C'est une *Vie de Bohême*, avec plus d'art, une merveilleuse tenue, et moins de jeux vaudevillesques », cela rétablit l'équilibre.

M. Charles Martel, dans l'*Aurore*, se déclare pleinement satisfait :

Rien de moins intrigant, mais rien de plus touchant que cette pièce, dont la représentation a ravi. C'est l'éternelle fable du jeune prince arraché par le devoir royal à l'amour de sa bergère, et empêché, comme a dit M. Richepin, de marcher Vers la joie *; c'est plus simplement l'aventure du fils de famille rappelé des plaisirs du Quartier-Latin aux sévérités provinciales de son foyer, c'est aussi l'histoire du jeune être humain contrarié dans son expansion vitale, et jamais elle ne fut contée avec plus de délicatesse et de grâce. Non seulement l'Allemagne y met son pittoresque et son sentiment, mais aussi la vraisemblance, car on sait comme est fréquent, là-bas, le cas du jeune grand seigneur tombé amoureux de la fille des petits bourgeois chez qui la prudence de ses nobles parents le logèrent pendant son séjour dans une de ces villes d'Université où la « femme du quartier » est absolument inconnue. Le délicieux effet de la pièce de M. Wilhelm Meyer-Forster, traduite en juste coloris par MM. Rémond et Bauer, est obtenu par l'habileté à marquer, après préparation savante, les contrastes, les différences d'atmosphère qui provoquent l'explosion de jeunesse.*

Cl. Hubert Lill (Mannheim-Stuttgard).



M. Wilhelm Meyer-Forster.

En revanche, Mme Catulle Mendès nous prévient que les femmes ne partagent pas le plaisir éprouvé par les hommes :

Cette pièce plaira mieux aux hommes qu'aux femmes. Nous comprendrons mal ce qu'il y a d'attendrissant dans l'évocation de plaisirs assez lourdement bachiques qui s'idéalisent insuffisamment en décorant une servante de rubans multicolores et symboliques. La jeunesse ! nous répond-on ; mais, la jeunesse, c'est l'élan de l'esprit, c'est l'illusion du cœur et du sang enfiévré, que rien ne contraint ni ne réprime, c'est le rêve acharné à poursuivre son ombre lumineuse, c'est l'intransigeante vérité et la généreuse erreur, l'abondant amour ou l'intense colère, toute la fougueuse aspiration vers une splendeur ou un pouvoir, enfin tout le courage et tout le défi. Ça ne peut pas être l'abandon du soi au plus grossier instinct, à peine fleuri du plus médiocre « Vergiss mein nicht » de l'idéal... On voudrait quelque chose de plus, un sentiment plus profond de l'amour, du devoir, plus hautain de l'idéal, de l'héroïsme, du danger, la mise à jour des jaillissantes sources intarissables où l'on peut appliquer sa conscience et son rêve. Il est gênant que ce petit roi ne soit qu'une petite bête. C'est très sérieux, à notre époque, d'être roi, sérieux pour les autres et pour soi-même.

M. Catulle Mendès n'épouse pas les sévérités de sa femme. Il conclut ainsi : « Voici, au Théâtre-Antoine — qu'il est charmant, le second acte ! qu'il est émouvant, le commencement du cinquième ! — un nouveau succès, fort légitime, en somme ». Au sujet de l'interprétation de Mlle Sylvie, M. Catulle Mendès écrit :

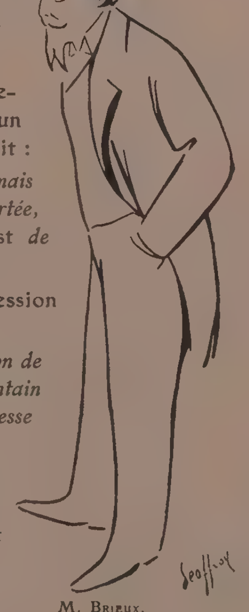
Mlle Sylvie a fait du personnage de Catherine une de ses meilleures créations : la meilleure, je crois. Sans jamais cesser d'être — selon son rôle — la franche fille d'humble race et d'humble esprit, elle a été tour à tour enjouée, emportée, cordiale, amoureuse, mélancolique, désespérée, résignée ; le jour où un théâtre de Paris mettra à la scène le Faust de Gounod, cette Kœtchen sera une Gretchen parfaite.

Tel n'est pas du tout l'avis de Mme Catulle Mendès, qui nous explique, dans les lignes suivantes, l'impression produite sur elle par le jeu de Mlle Sylvie :

Mlle Sylvie a trop d'expérience. Elle est extrêmement et insupportablement adroite. Jamais elle ne donne l'impression de la jeunesse vraie, de l'émotion vraie. Agitée et artificielle, elle n'a ni un éclat de joie naïve, ni franchise tendre, ni lointain poétique. Tout est factice, sinon, dans certaines répliques, un assez fin petit esprit de malice, dont elle use avec une gentillesse mignarde et pointue qui suscite le rire.

En ce qui concerne les *Hannetons*, représentés au Théâtre de la Renaissance, la plupart des critiques félicitent M. Brieux de s'être moins préoccupé, cette fois-ci, d'une thèse à soutenir, de l'étude d'un problème moral ou social, que d'une action simplement dramatique. Ce titre : les *Hannetons*, a paru légèrement

Dessin de Henry Geoffroy.



M. Brieux.

Cl. Studia-Lux



M. Alexandre Bisson.

énigmatique ; l'opinion qui prévaut est celle qu'exprime M. Nozière en cette phrase : « Les hannetons, ce sont les hommes que les femmes tiennent par un fil et se plaisent à faire souffrir. » Au reste, M. Nozière expose avec précision les intentions de M. Brieux, en lui prêtant le petit discours suivant :

M. Brieux nous montre que les égoïstes qui prétendent vivre hors du mariage sont de mauvais logiciens : « A quarante ans, dit-il, ils s'éprennent de filles trop jeunes et qui ne sont pas préparées à devenir leurs femmes. S'ils sont dans une situation modeste, elles ne se donnent à eux que parce qu'elles ont faim. S'ils sont riches, elles ne se livrent que parce qu'elles ont besoin de luxe. Elles substituent aux convenances familiales un marché brutal et dont ils sont les victimes. Ils prétendent qu'ils ont, du moins, un avantage : une liaison se brise plus facilement qu'un mariage. C'est une erreur, et je vais vous le démontrer. »

Relevons — pour n'en pas perdre l'habitude — une petite contradiction au sujet de l'appréciation des dernières scènes des *Hannetons*.

M. Faguet écrit : « Il est assommant, le détail du suicide. » M. Brisson : « On rapporte Charlotte ruisselante, frissonnante, suivie de tous les locataires de la maison... Il y a là cinq ou six minutes d'un comique amer et profond qui fait songer à *Georges Dandin*. » Tous deux s'accordent, par exemple, à trouver que la pièce aurait besoin d'être resserrée, condensée. M. Faguet s'exprime ainsi : « Cette curieuse pièce devrait être ramassée en deux actes ; c'est précisément ce qu'elle comporte. Ainsi condensée, elle ne serait ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre. »

Cl. L. Coutenceau.

M. Jean Ferval.

Pas plus que M. Brieux, M. Gavault n'a à se plaindre d'avoir déserté, pour un soir, son genre habituel. Lisez plutôt ce début du compte rendu de M. Léon Kerst, sur le *Frisson de l'Aigle* : « M. Paul Gavault, abandonnant momentanément le genre qui lui a valu ses succès et mérité sa jeune réputation, a voulu s'essayer dans le drame historique : et comme il possède à fond son métier d'homme de théâtre, il a fort agréablement réussi. »

M. Emmanuel Arène exprime un sentiment analogue dans la phrase suivante : « Il faut reconnaître que l'auteur, qui connaît admirablement son métier, a très habilement groupé les événements et tissé l'intrigue. Il l'a corsée d'un élément dramatique en mêlant à l'action deux femmes divinement séduisantes. »

M. Félix Duquesnel nous conte, dans les lignes qui suivent, la genèse du *Péril jaune*, de MM. Alexandre Bisson et A. de Saint-Albin :

Le Péril jaune *n'est pas comme les peuples heureux, il a une histoire. Il paraît que l'idée première du drame appartient à feu Saint-Albin, qui, sans doute, l'avait trouvée, entre deux courses, dans l'enceinte du pesage. Cela lui arrivait parfois, et comme c'était un des plus fervents caudataires de mon pauvre ami Henri Meilhac, il rapportait ses idées frustes au logis, où parfois celui-ci ne dédaignait pas d'en faire la taille et d'y polir des facettes. Le malheur pour la pièce, c'est que Meilhac, qui était un ruminant, qui ne se pressait jamais, soit mort avant d'avoir accompli son travail. C'est Bisson qui a repris le scénario et s'est chargé du rajeunissement. Il a fait de son mieux, en construisant sur le terrain d'autrui. Il a semé quelques mots drôles et bâti quelques scènes amusantes, entre autres celle du second acte, entre Pivert et le comte de Castel-Guyon, qui est la mieux venue et de bon comique.*

Cl. Studia-Lux.



M. Adalbert Mercier.

Tandis qu'à Paris les théâtres de musique se recueillent, les journaux de Bordeaux nous apportent l'écho du succès obtenu au Grand-Théâtre par l'*Anniversaire*, de MM. Jean Ferval et Adalbert Mercier. Espérons que les éloges décernés à ces auteurs, qui sont de vrais jeunes — ainsi qu'en témoignant leurs portraits — se justifieront au cours d'une carrière que nous leur souhaitons longue, fructueuse et brillante.

Albert DAYROLLES.



Cl. Studia-Lux.

Mme Charlotte Lormont.



LES CONCERTS

Un des principaux intérêts des programmes des derniers concerts symphoniques du dimanche, a été l'exécution des trois *Faust* : celui de Berlioz, de Schumann et de Liszt. M. Chevillard a donné successivement la *Damnation de Faust*, puis la belle partition de Schumann et enfin l'admirable symphonie de Liszt, alors que M. Colonne transportait à nouveau ses auditeurs par sa merveilleuse interprétation de la *Damnation* dont j'ai précédemment rendu compte, et tandis que Mlle Vix continuait ses débuts à l'Opéra, dans Marguerite, du *Faust* de Gounod.

Il est très heureux que ces compositeurs de nature si différente, mais supérieurement doués, aient fait choix de ce même sujet de *Faust*, d'abord parce que le génial poème de Gœthe les a amenés à mettre en plein relief l'essentiel de leurs qualités musicales, ensuite parce qu'ils nous offrent de captivants termes de comparaison.

Berlioz nous présente une œuvre d'un très beau souffle, mais empreinte d'un caractère romantique des plus accentués. Suivant l'impulsion de sa nature, il s'est surtout attaché à l'enveloppe extérieure de l'œuvre, et il a fort peu développé la partie intime et amoureuse. En revanche, il a mis en pleine lumière le personnage de Méphistophélès, et il l'a dessiné avec un inoubliable relief.

A Gounod revient la peinture éminemment gracieuse de la touchante figure de Marguerite. Il l'a personnifiée de la façon la plus délicate, en des phrases douces, tendres et caressantes, et il a créé un Méphistophélès galant, spirituel, aimable et de bonne compagnie, qui fait un contraste bien curieux avec celui de Berlioz.

La composition instrumentale de Liszt, d'une rare saveur au point de vue rythmique, et d'une étonnante fertilité d'invention en ce qui concerne la langue orchestrale, évoque en ses deux dernières parties une Marguerite d'une exquise suavité élégiaque, et un Méphistophélès railleur, sarcastique, du plus pittoresque effet. Cette partition me paraît être le chef-d'œuvre orchestral de Liszt et la production capitale de ce si curieux esprit.

Schumann, quant à lui, se montra beaucoup moins préoccupé de tout ce qui était « roman passionnel » que de la beauté philosophique qui se dégage de l'ensemble du poème, et des belles envolées lyriques qui le couronnent. Doué d'une nature rêveuse, aux tendances mystiques, il fut surtout attiré par le second *Faust* de Gœthe, et, bien qu'il eut l'intention de mettre en musique l'œuvre entière, il commença par la dernière partie, et ce sont les chœurs de la fin qui furent les premiers morceaux écrits. Cette façon de procéder indique bien de quel côté étaient ses préférences. Sa partition ne contient, du reste, que trois scènes du premier *Faust* : celles du jardin, de Marguerite devant l'image de la *Mater dolorosa*, et de l'église ; tout le reste est emprunté au second *Faust*. Sa troisième partie, la dernière, qui nous transporte dans ces régions idéales chères aux artistes désireux d'atmosphère sereine, est de beaucoup la plus développée. Elle comprend, à elle seule, la moitié de la partition, et là, l'inspiration de Schumann s'est donnée libre carrière. Ces pages portent visiblement l'empreinte d'une composition qui jaillit de l'intimité même, du fond de l'âme de l'artiste : elles apparaissent bien comme l'expression sincère de sa nature morale, et, ce qui l'atteste, c'est la fécondité mélodique dont elles nous offrent de si nombreux et si heureux témoignages. Une des plus convaincantes preuves, en effet, de la parfaite concordance d'un sujet avec les aspirations naturelles d'un artiste, c'est la facilité à trouver des accents simples et émouvants pour exprimer les différentes nuances des scènes à traiter. Or, dans ces chants divers de la troisième partie, il règne une générosité d'inspiration inépuisable, unie à une parfaite conformité d'adaptation de la musique au sens du texte.

Si donc nous considérons ces partitions écrites sur le *Faust* de Gœthe, nous voyons que les compositeurs y ont affirmé avec une intensité particulière et une netteté singulière leur nature spéciale, en cherchant à traduire la pensée du grand poète allemand, et que chacun d'eux s'y est représenté tout entier avec les traits les plus caractéristiques de sa personnalité.

C'était M. Frolich, à qui était dévolu le soin, aux Concerts-Lamoureux, d'incarner le personnage de Faust, et nous avons applaudi, une fois de plus, sa belle voix et l'ampleur de son style. Méphistophélès, c'était M. Nivette ; Marguerite, Mme Raunay ; le Souci, Mlle Hermann ; la Détresse, Mme Kunck ; la Misère, Mme Marty. Cette dernière, Mme Georges Marty, a tenu son rôle avec beaucoup d'intelligence. Nous avons retrouvé Mme Marty au concert si intéressant qu'elle a donné à la Salle Erard, avec un programme d'un très vif intérêt musical, et où la remarquable artiste s'était adjoint le concours de l'excellent hautboïste Bleuzet et la charmante harpiste Mlle Henriette Renée.

Je ne voudrais pas terminer cette trop rapide vue d'ensemble des attrayants concerts de ces jours derniers sans mentionner la belle « soirée d'art » de la Salle des Agriculteurs, où nous eûmes le régal artistique de la « Vie du Poète », de Schumann, délicieusement chantée par Mme Lormont et exquisement accompagnée par M. Chevillard. Cette ravissante série de *lieder* a été merveilleusement mise en valeur par la voix si fraîche, si pure et si pénétrante de Mme Charlotte Lormont. Aussi, le succès en fut-il considérable.

CŒLIO.

Cl. Studia-Lux.

Mme Georges Marty.

Cl. Panajou frères.



Une scène de l'*Anniversaire*.

Cl. Panajou frères.



M. Fournets, rôle de Matteo, dans l'*Anniversaire*.

Le Théâtre à Bordeaux — "L'ANNIVERSAIRE"

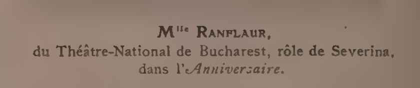
D'ordinaire, les premières représentations d'œuvres dramatiques données en France hors de Paris, sont sans lendemain, quelle que soit la valeur des pièces représentées, lesquelles demeurent tout aussi inédites qu'auparavant. Mais il n'en va pas de même des ouvrages musicaux, dont plusieurs commencèrent en province des carrières honorables, voire même glorieuses : *Hérodiade* est un exemple suffisamment probant de la pièce de répertoire créée en province.

Cela tient à ce que le genre lyrique dispose en province de ressources artistiques dont la capitale ne soupçonne pas l'importance, et surtout d'un public, d'un public fervent, assidu, inégalement éduqué, sectaire parfois, mais dont la passion même, est autrement favorable à la vitalité du théâtre lyrique que la diversité des chambrées qui se succèdent dans les deux seuls théâtres à musique de Paris. Aussi bien une première lyrique dans un grand théâtre de province mérite-t-elle de retenir l'attention de quiconque s'intéresse à la production dramatico-musicale.

Aujourd'hui, c'est un succès, un très franc succès que nous avons à relater à l'actif du Grand-Théâtre de Bordeaux, qui vient de donner la première de l'*Anniversaire*, épisode lyrique de M. Ferval, musique de M. Adalbert Mercier.

Cet ouvrage procède de ce genre rapide dont *Cavalleria Rusticana* est le prototype et qui nous a valu la *Navarraise*, deux œuvres pour lesquelles, en dépit des critiques qu'elles suscitèrent, je ne cache pas ma très sincère estime.

Cl. Panajou frères.



Mlle Ranflaur, du Théâtre-National de Bucharest, rôle de Severina, dans l'*Anniversaire*.

La simplicité de l'action de l'*Anniversaire*, ne le cède en rien à celle des drames de MM. Mascagni et Massenet. La scène est dans un petit village de Lombardie. Matteo, un paysan aisé, a perdu sa femme, Stella ; bien qu'une année se soit écoulée, il demeure inconsolable. Mais sa douleur se complique d'une effroyable jalousie posthume. En mourant, Stella a fait à son mari l'aveu d'un amour adultère, et Matteo, à ce moment suprême, a pardonné à sa femme. Toutefois celle-ci a expiré sans avoir nommé son complice. On conçoit dès lors l'état d'âme de l'infortuné Matteo, et le temps, loin d'adoucir sa souffrance, ne fait que l'aviver.

Le complice de Stella, c'est un proche de Matteo, le muletier Sandro, fils de Severina, une vieille servante de la maison. Il revient d'un long voyage précisément le jour où Matteo et les siens célèbrent l'anniversaire de la morte. Avec le maître et les serviteurs, il s'agenouille devant le petit autel érigé dans la grande salle de la ferme. Mais Sandro qui, lui aussi, a aimé Stella passionnément et sincèrement, ne peut retenir un sanglot, et Matteo devine tout. Il provoque le muletier et le tue.

Cette donnée est traitée musicalement par M. Adalbert Mercier avec une franchise mélodique assez rare parmi les jeunes compositeurs pour qu'on lui en sache gré. Le jeune musicien a eu le beau courage de donner à l'expression dramatique le pas sur les recherches polyphoniques. Ce qui ne revient pas à dire que sa partition ne soit pas intéressante au point de vue orchestral. Tout au contraire, elle décèle une virtuosité considérable dans le maniement des timbres. Mais cela est à la portée de beaucoup de compositeurs. Ce qui est plus rare, c'est la faculté d'émouvoir au degré qu'atteint à plusieurs reprises M. Adalbert Mercier, notamment dans une sorte de *lamento* poignant, qui est d'un véritable musicien dramatique.

L'interprétation de cette œuvre est remarquablement ordonnée. Individuellement, elle a permis à M. Fournets, à Mlle Ranflaur, à M. Lorrain et à Mlle Clouzet, de se faire chaleureusement applaudir. M. Boyer a fait œuvre de directeur intelligent en montant ce drame lyrique qui, espérons-le, s'acheminera vers l'Opéra-Comique. M. Enaldi, qui a dirigé les études et la représentation de l'ouvrage, et M. Stuart, qui l'a mis en scène, ont également droit à de sincères éloges.

Gabriel BERNARD.

Le Théâtre dans le Monde

C'EST dans leur ravissant hôtel, à Neuilly, que Mme et M. Raoul de Najac ont fait construire un théâtre miniature, où ils offrent la comédie à leurs amis, et où on applaudit à tout rompre le maître de la maison, qui est un mime de premier ordre.

Je n'ai, hélas! pas connu Debureau (dont un grand portrait en pied est dans le petit sanctuaire d'art de Raoul de Najac); je n'ai pas vu Paul Legrand, mais certainement ces deux artistes remarquables auraient eu un terrible rival dans notre Pierrot actuel : j'ai nommé M. de Najac. Quelle élégance! quelle finesse d'expression! je ne puis faire que des redites, car déjà tous les éloges ont été épuisés en parlant de l'auteur-interprète.

Cl. Studia-Lux.



Mme Rosselin-Grandville. M. R. de Najac. M. G. de Beauvoir.
« Les Pantins de Violette ».

Le masque enfariné tenta Raoul enfant, car, encore au collège, il « commandait tout comme un directeur moderne » à son père Emile de Najac, le spirituel auteur de *Bébé*, une comédie qu'il joua avec ses camarades : *Pierrot à la broche*. Il était charmé par les arlequinades de Florian et avait un culte pour les personnages de la comédie italienne, et même pour Polichinelle, dont Charles Magnin, l'érudit historien des marionnettes, fait un sujet absolument français (soit dit en passant).

Plus tard, Raoul de Najac suivit son idée en s'occupant de la fondation du Cercle Funambulesque, qui eut son heure de gros succès. On se souvient de l'*Amour de l'art*, dont le principal interprète fut l'inoubliable Saint-Germain. *Barbe-Bluette* fut qualifiée de petit chef-d'œuvre; *Pierrot décoré*; l'*Inconstance des femmes*; *Pierrot bigame*, œuvre solide en trois actes, etc., etc.

C'est pour son unique satisfaction, nous dit Raoul de Najac, qu'il joue la pantomime. Si vous étiez une dame, au lieu d'appartenir au sexe fort, je vous dirais, monsieur, que vous faites de la coquetterie, car vous savez fort bien que vous nous donnez plus de joie que vous n'en pouvez avoir quand vous mettez le serre-tête noir de Pierrot. Vous arrivez à nous émouvoir profondément, et ce n'est plus le pitre que nous voyons, mais l'être au cœur tendre, à l'âme compatissante, ami des hommes..., ami des bêtes.

Cl. Studia-Lux.



Mme Rosselin-Grandville. M. G. de Beauvoir. M. R. de Najac.
« Les Pantins de Violette ».

Oui, des bêtes, que Raoul de Najac aime sincèrement. Il n'a pas seulement le chien fidèle, le chat amusant et les oiseaux chanteurs; il charme et apprivoise depuis les serpents jusqu'au cormoran. Le sien, qui s'appelle « Carême » (bon nom pour un oiseau qui se nourrit de poisson) joue la pantomime tout comme son maître, qui un jour, costumé en Chinois, lui fit exécuter, au Cirque Molier, cent tours pour la joie des invités.

Les démêlés de M. de Najac avec la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest sont célèbres. Il s'agissait de faire voyager « Karaboss », son chameau, qui, malheureux de ne pouvoir circuler librement dans Paris, désirait aller habiter une propriété que son cher maître possède en Bretagne. Le procès fut gagné, et le doux animal, qu'on cessa d'appeler dangereux, se prélasse enfin en liberté, presque aussi heureux qu'au désert!... Les visites de Mme de Najac sont des récréations pour Karaboss, qui est très fier de promener sa charmante maîtresse et la balance avec les délicates attentions qu'il sait lui devoir.

Voilà, en quelques lignes, les physionomies des deux Parisiens qui nous ont fait passer des heures charmantes en nous donnant une ravissante opérette : les *Pantins de Violette*, où Mme Rosselin-Grandville fit le plus grand plaisir à côté du mime-comédien. Très bien, les *Claqueurs*, de Jacques Normand. Un bon point à *Loin des yeux...*, proverbe mimé, où on applaudit Mlle Jeanne Méaulle et le maître de céans. Compliments aussi pour MM. Bodin et G. de Beauvoir. — Chambrée ultra-parisienne et élégante.

Quand viendrons-nous encore vous applaudir, ami Pierrot?...

NANCY-VERNET.

Cl. Studia-Lux



Mlle Jeanne Méaulle. M. R. de Najac.
« Loin des Yeux... ».

Cl. Studia-Lux.





Cl. Studia-Lux.



Cl. Studia-Lux.



- L'Amour, le Désir, la Chimère -

Mes impressions de première ? Attendez.

Derrière un rideau baissé, au centre d'un jardin de toile peinte bordé d'un mur en carton, s'agite un petit peuple désespéré... On crie, on pleure, on menace, on court et on se heurte... Georgette Leblanc vole de l'un à l'autre, éblouissante et nue dans sa robe du dernier acte de *Tintagiles*, et ses cheveux d'or la suivent, soulevés par l'élan.

Sous mon costume de faune, je cours aussi, les mains écartées, afin de ne pas écailler leur fard écru... Et je crie, pour faire comme tout le monde :

— Mon arc !... Mon arc, je vous dis ! Il était là, qu'est-ce qu'on en a fait ? Et ma flûte ? Flûte, on a marché dessus, c'est du propre ! Ah ! mon Dieu, j'ai une corne qui ne tient pas. Oh ! que j'ai soif ! Et ce sale public qui trépigne ! Nous ne sommes pourtant que de trois quarts d'heure en retard... Et où a-t-on mis la colophane pour mes semelles ? Georgette, mon maillot plisse au genou !... Willy, va-t-en dans la salle, tu ne tiendras jamais dans les coulisses...



Cl. Studia-Lux.



Cl. Studia-Lux.



Inès Devriès passe, joli Tanagra paisible, sous des crêpes immaculés. Miss Borrowdale frissonne dans ses voiles verts, son cou frêle plie sous la tour somptueuse de ses cheveux roux. Ça sent la poudre de riz, la toile peinte et le machiniste affairé.

— Nouguès, y êtes-vous ?

— Je vous attends, ma chère amie.

— Oh ! ce musicien, ce qu'il m'agace avec sa politesse !..

Rageuse, je vais me hisser sur mon mur, d'où j'épierai les nymphes, quand un cri d'angoisse, un vrai, m'échappe : le mur ne tient pas ! Voyez-vous mes débuts, les quatre fers en l'air ?

— Vite, des machinistes !

Il n'y a plus de machinistes, ils ont fui comme des ombres vaines. Enfin, Mathilde Deschamps, secrétaire à poigne, les ramène par l'oreille et je les invective :

— Qui est-ce qui m'a planté ce mur-là ? En quoi avez-vous les mains, ce soir ?

Ils ronchonnent et tendent une corde qui assurera l'équilibre du mur vacillant... Et la corde casse... Et le public trépigne d'impatience, et les violons grincent, et Georgette Leblanc secoue ses cheveux d'un geste tragique. Il faut prendre un parti. Je colle les deux infâmes machinistes derrière le mur, qu'ils étaient de leurs dos accroupis, et je leur promets le gril et la corde s'ils bougent...

D'un saut, je bondis sur l'édifice instable, pendant que le rideau déjà, s'enroule en grinçant.

Et, pendant que j'assure, faune guetteur, mon pied sur une épaule de machiniste invisible, le public sourit au calme jardin fleuri, à la trompeuse perspective, à la musique voilée, à tout ce petit Eden que tout à l'heure balayait la tempête...

Colette WILLY.

Cl. Studia-Lux.



Théâtres à Côté

LES CAPUCINES. — L'idée est excellente d'avoir repris, aux Capucines, cette fine comédie de MM. Tarride et Vernayre : *Fin de Vertu*, aussi d'en avoir confié le rôle principal à Mlle Marcelle Bordo. On ne pourrait être plus railleuse, sincèrement émue et désillusionnée que s'est montrée l'exquise comédienne, si marrie de l'échec de la combinaison qui, selon elle, assurait l'immédiate vengeance; car, de trois amants incités à la collaboration, le premier, niais, ne comprend pas tout d'abord ; le deuxième, lui, se soucie d'une joie périlleuse pour sa sécurité ; le troisième... est si troublé du bonheur inespéré, qu'il bredouille, et laisse remettre au lendemain la perpétration. Trop tard, peut-être... En tout cas, le mari, pardonné, échappe ce soir-là au talion et promet de surveiller... l'amant impossible. Il est charmant, M. Blanche, dans ce rôlet, comme est très digne et prudent, M. Berthez ; fort amusant, M. Lucien Prad, et penaud, M. Flandre.

Cl. Studia-Lux.



Mlle Flore Bergeys.

Cl. Studia-Lux.



M. Peter Carin,
Directeur des Capucines.

La *Surprise au bain*, comédie de M. Ernest Depré, produit un dénoûment tout autre, après une discussion où les meilleurs arguments — les pires ! — sont exposés et réfutés spirituellement, celui-ci, entre autres : « Quand on a laissé voir ce que l'on désire, il n'y a plus de raison pour le cacher. » Mlle Chassaing et M. Le Gallo en font très plaisamment la preuve — par deux.

C'est par trois que le *Chant du Rossignol* fait savourer la verve satirique de MM. Marinier et Boyer, dans une revue très alerte et vivement menée par Mlle Del' Baye, MM. Le Gallo et Blanche, deux cambrioleurs en expédition chez une demi-mondaine, à laquelle ils finissent par remettre leur portefeuille, après l'avoir instruite des potins de l'année.

LES DEUX-MASQUES. — Trois bonnes pièces. Tout d'abord, la *Bonne à rien faire*, de MM. Jacques Monnier et André de Fouquières, comédie très joviale, inspirée de Maupassant. Madame qui veut faire pincer Monsieur en flagrant délit d'adultère, prend si bien ses dispositions qu'elle surprend... son amant dans les bras de sa bonne, une bien gentille bonne, par exemple, Mlle Rita del Erido, drôlement susurrante et dont le succès, incontestable, fut partagé par Mmes Barelly, Gandon, MM. Violette, Bert et Berry.

Ensuite, le *Bonheur d'en face*, de MM. Maurice Desvallières et Hugues Delorme, disciples de Momus. Le *Bonheur d'en face*, c'est — disent les auteurs — la nécessité de trinités conjugales, et ils le prouvent en montrant M. et Mme Palavas parfaitement heureux le jour où Madame cesse d'être fidèle.

Si Mmes de Lys, Barelly, MM. Liesse, Violette et Vallières collaborèrent congrûment en cette agréable comédie, ils laissèrent à Mlle Marfa Dhervilly la facilité de les surpasser, cela dans un rôle assez court de bonne neurasthénique. Puis, comme il n'est pas de plaisir complet sans quelque drame, MM. de Brisay et H. Monet, dans *Cœur de Roi*, opposèrent avec modération des caractères chouans et révolutionnaires, non sans grandeur de part et d'autre ; mais en donnant la meilleure part d'extermination à un vieux vendéen qui, d'un seul coup, fait sauter tous les exécuteurs de son maître. Des types bien campés, tels que le farouche Yjzel, incarné par M. Séverin-Mars ; Cœur de Roi, représenté par M. Vallières ; Marcus Fouinard, par M. Violette ; Pierre-Marie, enfant vengeur, dévolu à Mlle Harland, tous émeuvent, et par leur action intelligente, font de *Cœur de Roi* un drame intéressant.

MM. J. et G. André recommandent gentiment de ne pas jeter ses tickets avant d'avoir le résultat *Complet des courses*. Ce que font Mlles Lepage, Koch, M. Gréhan qui jouent à trois contre un : M. Vallières.

NOUVELLE-COMÉDIE. — A un spectacle copieux, composé de sourire, de joie et d'effroi, je veux parler du *Chasseur de canards* et de la *Rencontre*, où se fait apprécier Mlle Flore Bergeys, M. Mayrargue vient d'ajouter une pièce, la *Frime*, qui est d'un effet saisissant. Les auteurs sont MM. Sartène et Villars. Un fricoteur n'ayant pas été reconnu malade par le major, est mis en cellule. Or, l'homme est vraiment atteint d'angine — qu'il s'est donnée en s'exposant nu au gel — et il geint, souffre, meurt dans les bras d'un bleu impuissant à le secourir, l'étreignant de ses mains fermées en griffes d'étau, raidies. Le pauvre bleu en devient fou. Qui ne le deviendrait en se voyant rivé à l'affreuse rigidité cadavérique de M. Hamelin — parfait — et qui ne s'impressionnerait de l'exaltation grandissante, de l'épouvante de M. Gouget.

Ce n'est pas Joséphine, erreur sur la personne, et *Petite Rosse*, sont des proses légères, bien légères.

Henry FRANSOIS.

Cl. Studia Lux.



Mlle Marie Audo.

Cl. Studia-Lux.



Mlle Fernande Delise
(la petite bonne, dans *Narcisse*).

Cl. Studia-Lux.



Mlle Gaby Deslys. (Lily). Mlle Julia Seale. (Raphaël).

Cl. Studia-Lux.



Mlle Julia Seale. (Raphaël).

Cl. Studia-Lux.



Mlle Cinquegrani. (1re danseuse étoile).



CONCERTS & MUSIC-HALLS

« *Paris-Fêtard* » à l'Olympia

Cl. Studia-Lux.



MM. Grenet-Dancourt et Georges Nanteuil (Les Auteurs).

Ce n'est pas en des aventures compliquées que MM. Grenet-Dancourt et Georges Nanteuil ont lancé les protagonistes de *Paris-Fêtard*, la nouvelle pantomime de l'Olympia. Le peintre Raphaël — c'est Mlle Julia Seale — convoite Mlle Lily — c'est Mlle Gaby Deslys — maîtresse en titre du vieux marcheur Rastamoulos — c'est M. Bartoletti — impénitent fêtard. Il entreprend sa conquête. Et comment? oserai-je dire? Dans une redoute masquée, emmi des petits crevés Second Empire, des cocodettes en crinoline et des dominos dont les loups, pour n'être point féroces, sont de la dernière audace, l'artiste rencontre sa belle ; il tire de sa poche un album sur lequel il se met à crayonner passionnément les traits de l'adorée, attention qui émeut celle-ci violemment, si violemment, que nous retrouvons peu après la demoiselle dans l'atelier du peintre, celle-là posant pour celui-ci. Après cette séance, Lily, subjuguée, n'a plus rien à refuser à Raphaël et n'hésite pas à couronner sa flamme — si je puis risquer cette expression archaïque dans cet ultra-modernisme. Du coup, pour célébrer un événement psycho-artistique aussi notoire, les tableaux de maître qui garnissent l'atelier s'animent, se multiplient et consacrent le triomphe de la peinture par des entrechats qui mêlent dans le plus harmonieux assemblage de couleurs — çà c'est un petit bijou chorégraphique dont l'honneur revient également, on peut le dire, à MM. Curti et Landolff — les Greuze aux Chéret et les Grévin aux Boldini.

Car — et cela est d'importance — observez que ce peintre triomphant est élégant et jeune et que la somptuosité de l'atelier où il nous introduit trahit pour le moins le petit hôtel de l'avenue de Villiers, d'où Mlle Lily nous apparaît beaucoup moins poire, et MM. Grenet-Dancourt et Georges Nanteuil demeurent des psychologues avertis, n'ignorant rien des mœurs de leur époque.

Enfin, comme à ces sortes d'aventures il faut en manière de conclusion une apothéose, celle-ci, pour rester dans l'esprit du symbole, nous montre l'enlacement des deux amoureux auréolé d'une immense palette d'or, Et quelle palette ! Elle



Mlle SYLVIE
Catherine dans VIEIL HEIDELBERG



Mme Tito (Paméla).



Mme Curti
(un Chéret).



Mlle Conti (un Greuze).

s'érige du milieu d'un groupe de modèles triés sur le volet et son orbe se bosselle d'empâtements de couleurs qui sont autant de jolies filles drapées d'étoffes de nuances variées.

J'oserai dire que cela n'est pas dans une vessie.

Cette histoire — déjà fort aimable — est agrémentée d'une délicieuse musique de M. Justin Clérice. Le jeune compositeur à même eu, avec M. Curti, une véritable trouvaille ; c'est la « Kraquette », une danse nouvelle, folle, endiablée, qui dépasse en fantaisie tous les cake-walk et les matchiche des temps abolis, et qui, brillamment enlevée par l'orchestre de M. Cambon et exécutée par le bataillon discipliné de M. Curti, a eu un succès à tout casser.

L'interprétation est de tout premier ordre avec Mlle Gaby Deslys, aussi jolie qu'intelligente ; Mlle Julia Seale, élégante et dramatique ; Mlle Marie Faurens, qui dessine pittoresquement un petit rôle d'apache ; Mlle Cinquegrani, danseuse étoile justement applaudie ; M. Bartoletti, amusant fêtard et Mmes Tito, Curti, Conti, Brocart, Gouget, Laridan, tant d'autres enfin dont l'aisance élégante et la grâce verveuse mettent en valeur les délicieux costumes de Landolff dans le cadre séduisant des décors de Chambouleran et Mignard.

Encore un gros succès pour la direction Ruez, à l'Olympia.



G. F.



Mlle Broiard
(un Boldini).



Mlles Radaelli, Meschio, Zucca et Luiggia.
(Quatre Grévins, coq et poules).



Mme Curti
(une fleuriste).

Mlle Brocart
(un maraîcher).

Clichés Studia-Lux.



Le Théâtre au Palais

Tout bon Parisien se fait une gloire de ne jamais payer sa place au théâtre ; c'est un de ces points de délicatesse sur lesquels on ne saurait transiger, et bien des gens qui auraient honte d'emprunter un louis à un ami, tapent volontiers des directeurs de théâtre de places ou de loges qu'il leur serait pénible de payer au guichet.

Ceux qui n'ont pas la bonne fortune de compter dans leurs amis quelque impresario complaisant se contentent de payer à moitié prix les billets qu'ils ne peuvent demander, et tout le monde connaît la petite boutique de la rue Drouot, où, au milieu des boîtes de cigares et des cartes postales illustrées, s'étale la liste des théâtres pour lesquels on peut acheter des billets gratuits.

Billets d'auteurs, billets de publicité, tout s'y trouve, et moyennant un prix convenablement adouci, vous pouvez vous les procurer : sans doute y a-t-il au bas du papier de couleur que la vente en est rigoureusement interdite, mais cette prohibition amène fatalement le même sourire que le conseil qui vous avertit que toute mise négligée sera refusée au contrôle.

Vous étonneriez beaucoup l'étudiant ou le bourgeois qui vient d'acheter son fauteuil gratuit, heureux d'accomplir un devoir de p-ofond parisianisme, si vous lui disiez qu'il vient de se rendre complice d'une... indélicatesse.

C'est cependant la vérité : M. Carré avait, avec son amabilité proverbiale, accordé deux places à M. Marignac, secrétaire général du Théâtre-Montmartre, et, par une suite de mésaventures sans intérêt, ces deux fauteuils roulèrent du haut de la Butte jusqu'au bureau de tabac de la rue Drouot, où la générosité de M. Carré fut appréciée huit francs.

Je ne sais si les fauteuils vinrent se plaindre à leur directeur de leur déchéance, ou si la secrète sympathie qui existe entre ce dernier et tous les éléments de son théâtre lui apprit le malheur arrivé, mais en tous cas il le connut et poursuivit à la fois M. Marignac et Mme Riquet, en leur réclamant 5.000 francs de dommages-intérêts.

La troisième chambre du tribunal supprima deux zéros et accorda au directeur cinquante francs, se fondant sur les attendus suivants :

« Attendu que le droit de Marignac était un droit essentiellement personnel, qui ne pouvait profiter qu'au titulaire seul et qui ne pouvait être transmis à autrui sans le consentement de Carré ;

« Attendu que Marignac, en cédant, moyennant une somme d'argent, son billet à la dame Riquet pour, elle-même, le vendre à des spectateurs qui, par ce moyen, ont payé leur droit d'entrée un prix moindre de celui qui leur aurait été réclamé au bureau du théâtre, a commis un acte illicite auquel s'est associé la dame Riquet.

« Qu'un préjudice tant matériel que moral, provenant de la déconsidération que de semblables pratiques jettent sur les théâtres qui les emploient en est résulté pour l'Opéra-Comique, etc. »

Ainsi la question des billets de faveur est tranchée : étant gratuits, ils ne peuvent être vendus, mais dans ce cas, leur valeur se décuple tandis que les directeurs n'accordent plus que la faveur d'une poursuite.

Il est vrai que les directeurs sont parfois poursuivis eux-mêmes ; c'est ainsi que ceux du Casino de Paris étaient accusés de meurtre par imprudence.

On se rappelle encore le « Tourbillon de la Mort » si fatalement baptisé ; Mlle Randal, après quelques semaines de ce périlleux exercice, succomba un soir où la petite voiture, dans laquelle elle était attachée, retomba plus brutalement encore qu'auparavant après avoir accompli la « boucle » dans le vide.

La Cour d'appel a acquitté les directeurs, car on n'a pu relever aucune négligence, mais c'est l'idée même qui était condamnable, car on n'a pas le droit, même dans un music-hall, de sacrifier une vie pour le plaisir malsain d'un public blasé.

Un accident moins grave avait, en juillet dernier, atteint Mlle Meryem, qui avait eu la clavicule cassée par l'automobile de M. de Gunsbourg. Celui-ci, qui marchait en effet à une vitesse que les témoins appréciaient avec une diversité qui n'avait d'égale que leur nombre lui-même, avait pris en écharpe, par une sympathie véritablement excessive, la voiture de M. Laferrière où se trouvait Mlle Meryem. Jusqu'à présent, c'est une histoire qui, pour être triste, reste banale, mais les larmes que nous versions sur la clavicule de Mlle Meryem se sont taries quand celle-ci a eu l'idée, véritablement gaie, d'assigner en correctionnelle, pour leur réclamer 10.000 francs, non seulement M. de Gunsbourg et son chauffeur, mais aussi M. Laferrière, son conseil judiciaire, et son chauffeur.

Me Adrien PEYTEL.

Les Tréteaux de la Mode

Nous sommes en pleine conspiration : la Conspiration Impériale. Ne riez pas, et regardez plutôt autour de vous.

Alors qu'un général couturier — ne chuchotez pas, j'ai entendu : c'est Paquin — introduisait les modes Empire à la ville, dans nos salons, les auteurs dramatiques, obéissant au même mot d'ordre mystérieux, ressuscitaient les intrigues centenaires de l'Epopée.

Cl. Studia-Lux.

Voyez, au Théâtre Sarah-Bernhardt, le *Frisson de l'Aigle* : M[lle] Brésil, qui incarne une délicieuse *préfète* de l'époque, apparaît, telle une reconstitution de David, dans un peplum de tulle rose rayé de taches et de perles d'argent. Le corsage, à taille très courte, est brodé de gros motifs d'or. La même broderie, au bas de la jupe, souligne une haute résille de perles.

Au troisième acte, c'est une toilette du plus pur 1812. En drap vert. Un corsage court en taffetas blanc à rayures vertes et petits bouquets de roses. Une guimpe en lingerie, et, sur le fourreau, simple volant de drap vert. L'accompagnant, une capeline plissée, verte aussi, à calotte haute.

Ces deux créations, signées Redfern, sont d'une ligne adorable, et non moins gracieuse est la jolie capeline « retrouvée », par Lewis.

A côté de cette tant jolie partenaire, les autres interprètes rivalisent de grâce et d'élégance dans les souples merveilles signées Laferrière. Chaque artiste a plusieurs toilettes, bien faites pour ravir les plus difficiles.

Voici M[lle] Nelly Cormon en levantine vieux bleu, guimpe et collerette linon brodé ; grosse chicorée en bas de jupe. Un manteau de drap vert amande doublé vieux rose, à grosses manches bordées de vison, accompagne la robe, et c'est d'un Empire absolument moderne, tant nos yeux, cet hiver, ont rencontré ces formes collantes maintes et maintes fois.

Et M[lle] Yvonne de Rycke : robe de tulle blanc brodé de paillettes et pierreries émeraudes, rose au corsage. Grande mante de drap rose, capuchon et bordure hermine. Ajoutez à cela une coiffure de Carlier, d'un galbe étourdissant, ainsi que le chapeau qui coiffe ailleurs cette charmante artiste, et signé du même auteur.

En voulez-vous encore? La souple robe verte, garnie de broderie argent et or, portée par M[me] Lunelle ; la robe de satin jaune, recouverte d'une tunique de dentelle entièrement brodée d'or, de M[lle] Glayes ; la toilette de satin blanc brodé or et le grand manteau de velours rouge doublé de satin ciel, et brodé de galon d'or, de M[me] Maud Gauthier. Autant de petits chefs-d'œuvre accompagnés de coiffures et de chapeaux signés Carlier.

M[me] Marthe Regnier.
(Chapeaux de Carlier).

*
* *

Jeunesse, printemps de la vie...
Printemps, jeunesse de l'année.

Les vers du poète ont inspiré à la nouvelle direction des *Grands Magasins du Printemps* une idée gracieuse entre toutes.

Tandis que, dans les nouveaux rayons somptueusement aménagés, la clientèle élégante admirera les merveilleuses créations de costumes et manteaux d'enfants, dont la mise en vente est fixée au 19 Mars, une fête intime se préparera, pour réunir, en l'honneur du retour du Chevalier Printemps, la direction, le personnel et les amis de la Maison, qui, grâce à leurs efforts, ont



Cl. Studia-Lux.

Mlle Yvonne de Rycke. (Chapeau de Lewis).

Mlle Yvonne de Rycke. (Coiffure de Lewis).

su donner un nouvel essor aux Grands Magasins du boulevard Haussmann, dont la clientèle select attend avec impatience chaque Exposition comme une manifestation d'élégance et de bon goût.

* * *

Très espiègle dans le *Péril jaune*, Marthe Regnier fait valoir les jolies créations d'Armand et Martial, les jeunes couturiers auxquels la talentueuse artiste demeure fidèle. Sa robe de mariée du premier acte est charmante. Il est si facile de friser le ridicule, en ces sortes de toilettes, que les couturiers doivent montrer un grand tact en leur exécution. C'est ce qui fut fait.

Dans la *Grimpette*, au Palais-Royal, assaut d'élégances. Mlle Suzanne Demay, délicieusement habillée par Drecoll, est coiffée par Lewis. Ceci vaut une description.

Et maintenant, quelques mots sur la *Piste*, la pièce de rentrée de Réjane aux Variétés.

La grande artiste a, comme toujours, des toilettes bien personnelles, marquées de son cachet particulier.

Tout d'abord, un déshabillé de mousseline blanche, brodé au plumetis, dans le bas, avec des encadrements de petites valenciennes. Le recouvrant, une casaque de satin ivoire, entièrement brodée d'argent. Une bande de strass, enlevant la finesse de son dessin sur un fond de satin noir, accuse la cambrure de la taille, dans le dos.

Au deuxième acte, c'est une robe de soie souple bleu Sèvres, avec jupe-corselet. Le haut se découpe sur une guimpe d'Alençon. Une toque, ornée de plumes taupe, et très enlevées en arrière, piquée d'un large nœud cerise, comme coiffure.

Enfin, un galant vêtement d'auto, pour le voyage à Garches. En drap mastic ondulé de trois pèlerines, avec bandes incrustées de fleurs Pompadour. Un gilet brodé s'aperçoit au moindre mouvement de l'artiste, tandis qu'une écharpe de tulle gris pâle voile le chapeau de sport, très crâne.

Mme Caron et Mme Suzanne Avril sont délicieusement habillées et coiffées, suivant leur habitude.

Aline GRENET.

Mlle Émilie P..., à Cannes. — Je ne vois rien de mieux que la *Sève Sourcillière;* vos sourcils repousseront en abondance, ramenant sur votre visage la douce expression d'antan. Ecrivez à la Parfumerie Ninon, 51, rue du Quatre-Septembre.

LIVRES A LIRE

Les Accidents du Travail, commentaire de la loi du 9 avril 1898, modifiée par les lois des 22 mars 1902 et 31 mars 1905, de la loi du 30 juin 1899 sur les accidents agricoles, et des règlements d'administration publique, décrets et arrêtés relatifs à leur exécution. Suivi d'une étude comparative de la législation étrangère, par Edouard Serre, conseiller à la Cour de Cassation. Troisième édition, entièrement revue et mise au courant de la jurisprudence s'appliquant aux dispositions nouvelles : procédure, délai de l'appel et de la prescription, assistance judiciaire, situation des ouvriers étrangers, etc., etc. Nul ne pouvait établir ce commentaire avec plus d'autorité que M. Edouard Serre, grâce à sa compétence indiscutable, à sa haute autorité, à sa situation qui lui avait permis de créer cette jurisprudence elle-même.

Un volume in-8°, de 660 pages. Broché, 8 fr. ; relié en percaline, 9 fr. 50. — Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts, Paris.

Dans une de ses récentes chroniques sportives, la *Revue Théâtrale* entretenait ses lecteurs de l' « Art de se défendre en sortant du Théâtre », d'après la méthode du Jiu-Jitsu, qui n'est pas, comme on l'a cru tout d'abord, une simple méthode de lutte, une série de *trucs* de combat, mais tout un système d'*éducation physique*, destiné à former des corps vigoureux, à dresser des hommes aux fatigues de la guerre. C'est aussi un sport intelligent ; la force matérielle y est subordonnée à l'esprit du combattant : le Jiu-Jitsu cherche à déséquilibrer l'adversaire, à lui faire faire de faux mouvements, dont il profite pour le tomber. Il doit avoir du tact, du sang-froid, du coup d'œil, comme dans l'escrime ; ne sont-ce pas là des qualités françaises par excellence ?

Le *Jiu-Jitsu, méthode d'entraînement et de combat*, par P. Irving, Hancock, traduit par le chef d'escadron d'artillerie L. Ferrus, ancien élève de l'Ecole des Langues Orientales, et le capitaine d'artillerie, J. Pesseaud, vient de paraître à la librairie Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts, Paris. — C'est un élégant volume in-12, orné de 19 planches photographiques d'après nature. — Prix : broché sous couverture illustrée, 3 fr. 50 ; élégamment relié en percaline souple, gaufrée or, 4 fr. 50.

Le Gérant : Charles RICHARD.